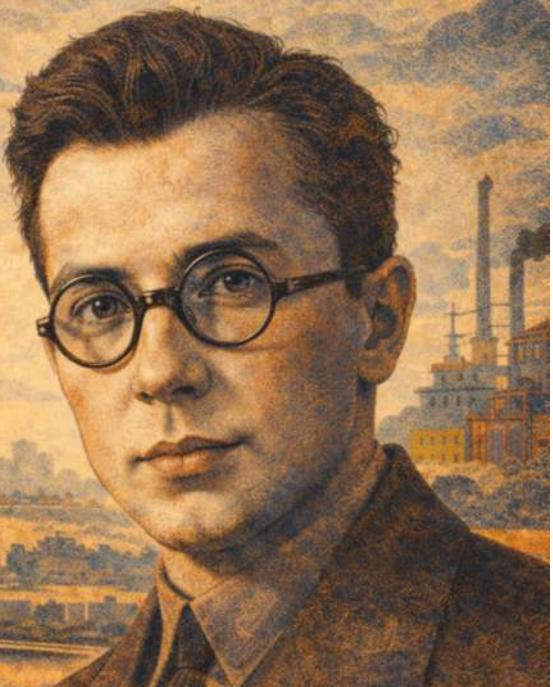




Hryhorii Kosynka



Dans les seigles
et autres nouvelles

Hryhorii Kosynka

Dans les seigles et autres nouvelles

Traduit de l'ukrainien par Biletskyi-Volokh A.I.

Nantes, 2026



Mentions légales

© 2026 — Traduction française, introduction et postface : **A. I. Biletskyi-Volikh**

Textes originaux : **Hryhorii Kosynka (1899–1934)** — domaine public

Cette édition est diffusée gratuitement sous licence **Creative Commons CC BY-SA 4.0**.

Vous pouvez copier, partager et adapter, y compris à des fins commerciales, à condition de créditer l'auteur et le traducteur, d'indiquer les modifications, et de publier les versions dérivées sous la même licence.

Licence : <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/>

Nantes, 2026

Table des matières

Hryhorii Kosynka : la voix impressionniste d'une génération fusillée.....	4
Autobiographie.....	8
Dans les seigles.....	20
Mère.....	31
Faust.....	68
Politique.....	89
Contre les dieux d'or.....	108
Ombres du soir.....	114
Le rêve fleuri.....	118
Avant l'aube.....	127
Sous le portail de la cathédrale.....	133
Postface : Traduire le silence des steppes.....	136



Hryhorii Kosynka : la voix impressionniste d'une génération fusillée

(Préface)



La littérature ukrainienne des années 1920 fut le théâtre d'une effervescence intellectuelle et artistique sans précédent, souvent désignée sous le nom de « Renaissance fusillée ». Au cœur de ce foisonnement créatif, une figure se détache par l'acuité de sa sensibilité et par la brutalité de son destin : Hryhorii Kosynka (1899-1934). Le présent recueil, *Dans les seigles*, invite le lecteur francophone à découvrir une prose vibrante, où la beauté des paysages ukrainiens se mêle, sans fard, à la violence des déchirures révolutionnaires.

Un maître de l'impressionnisme ukrainien

À une époque où la littérature soviétique s'acheminait vers les dogmes du réalisme socialiste, Kosynka emprunta une autre voie. Héritier de l'art de Mykhaïlo Kotsioubynsky et de Vassyl Stefanyk, il ne raconte pas l'Histoire de manière linéaire : il la saisit par touches, par éclats, par fragments de perception. Son écriture est visuelle, presque cinématographique : un champ piétiné, le rouge du sang sur la neige, le souffle brûlant du vent, le grincement d'une charrette, le silence soudain après la rafale.

Kosynka capte l'instant et l'émotion brute — celle d'un paysan face à la guerre civile, d'une femme devant l'injustice, d'un village qui se fracture. Il ne plaque pas de leçon sur ses personnages ; il les laisse vivre, trembler, se contredire. Pour un lecteur français, cette économie de moyens et cette puissance d'évocation pourront rappeler, par moments, la densité d'un Maupassant, mais transposée dans l'espace immense de la steppe, là où la nature n'adoucit pas le tragique : elle l'amplifie.

Au cœur du modernisme ukrainien

Kosynka n'était pas un écrivain isolé. Il appartenait à une génération brillante de modernistes qui voulaient ouvrir la culture ukrainienne à l'Europe tout en restant profondément ancrés dans leur terre. Il côtoyait des figures majeures comme Mykola Khvylov, porte-voix d'une orientation vers l'« Europe psychologique », ou Valérian

Pidmohylny, romancier d'une modernité radicale, traducteur de Maupassant et d'Anatole France. À leurs côtés, des auteurs tels que Maïk Yohansen ou Youri Ianovsky cherchaient, chacun à sa manière, des formes nouvelles pour dire le chaos de leur temps.

Mais là où Khvylovych fut l'idéologue et Ianovsky le grand lyrique épique, Kosynka demeure le poète de la terre : il donne une voix à ceux que l'Histoire broie d'ordinaire sans même les nommer — les paysans, les déserteurs, les affamés, les survivants. Son modernisme n'est pas une posture : c'est une nécessité, un langage inventé pour dire l'expérience vécue quand les repères s'effondrent.

Le destin d'une génération

La trajectoire de Kosynka, comme celle de tant de ses contemporains, fut brisée net. Après une brève période de reconnaissance dans les années 1920, la répression stalinienne s'abattit sur l'intelligentsia ukrainienne. Accusé de « nationalisme » et d'« activités contre-révolutionnaires » — formules commodes pour éliminer l'élite culturelle — il est arrêté en novembre 1934. Le 15 décembre de la même année, il est fusillé à Kyiv, en même temps que l'écrivain Dmytro Falkivsky et le poète Kost Burevii. Il avait trente-cinq ans.

Sa mort annonçait l'écrasement systématique d'une renaissance littéraire et artistique qui avait porté, en quelques années, une promesse européenne : celle d'une Ukraine moderne, inventive, souveraine dans sa langue et sa culture. Cette promesse fut transformée en silence.

Pourquoi ce recueil ?

Les nouvelles rassemblées dans ce volume — dont la célèbre *Dans les seigles* — ne sont pas de simples « témoignages » d'époque. Ce sont des œuvres de grande tenue, des récits d'une concision remarquable, capables de faire tenir en quelques pages une vie entière : une lumière, une peur, un amour, une honte, une décision irréversible. Elles ouvrent au lecteur d'aujourd'hui une fenêtre sur une Ukraine à la fois solaire et tragique, où la beauté du monde n'empêche pas la catastrophe, mais la rend plus déchirante encore.

Traduire Kosynka, c'est tenter de rendre audible une voix que le totalitarisme a voulu étouffer. C'est aussi rappeler que la modernité littéraire ukrainienne n'est pas périphérique : elle appartient pleinement au patrimoine européen, par sa puissance formelle, par son intelligence du réel, et par l'humanité profonde qui traverse ses pages.

A. I. Biletskyi-Volokh/*Le traducteur*

Nantes, 2026

Autobiographie

Je suis issu d'une lignée de tchoumaks, mais mon père, lui, a déjà dû « faire le tchoumak » avec une simple besace, allant de ferme en ferme comme journalier... Je ne me suis rappelé mon origine tchoumak que plus tard, en lisant Les Tchoumaks de Maksym Rylsky :

Le tchoumak allait jusqu'au Don bleu,

Là où l'ancêtre, jadis, trempa son casque ;

*Il transportait du taran, sec, jaune et salé,**

Faisant claquer son petit fouet...



Mon arrière-grand-père allait encore jusqu'au « Don bleu », mais mon grand-père ne gardait déjà plus de bœufs : la

fière lignée du tchoumak Pavlo Strilets — mon arrière-grand-père — s'était appauvrie.

En 1899, le 17 novembre selon l'ancien style (le calendrier julien), au village de Chtcherbanivka, dans la région de Kyiv, un premier enfant est né chez Natalka et Mykhailo Strilets : moi.

Mes parents vivaient pauvrement, parce qu'ils avaient peu de terre — un huitième de dessiatine (environ 0,14 hectare). Mon père, je m'en souviens, partait chaque printemps gagner sa vie : c'était un bon faucheur, et des faucheurs, dans la région de Kherson — dans la steppe, comme disait mon père — on se les arrachait : il y en avait une telle demande...

À la fin de l'automne, de retour des travaux saisonniers, mon père allait chaque année travailler à la sucrerie de Hryhorivka : il y portait, je ne sais où, des pains de sucre sur des courroies. Son salaire de manœuvre était misérable : il rêvait toujours de partir sur l'Amour, vers des terres libres...

Tout petit — tel est le sort de tous les enfants de paysans — je gardais le bétail l'été, et l'hiver j'allais à l'école du zemstvo, dans le village voisin de Krasne, d'où ma mère était originaire. L'école de Krasne fut ma première université.

Les années d'enfance sont encore devant mes yeux ; seul le temps, parfois, semble les avoir voilées, pour une minute, d'une brume bleue — tant elles se sont imprimées dans ma mémoire.

En 1908, ou pas plus tard, mes parents vendirent la ferme — la maison et la terre — et nous partîmes tous vers ce lointain et rude Amour : nous quittions l'Ukraine pour toujours.

Le Baïkal, la Zeya aux eaux profondes, des forêts impénétrables, des Coréens, des Chinois, et notre cabane de bouleau à la lisière d'une pinède séculaire — tout cela, ma mémoire l'a fixé dans ses moindres détails...

À cette époque, je pêchais des carassins sur l'Amour avec grand-père Sidorenko : à nous deux, nous pêchions avec un tel acharnement qu'on aurait pu nous classer parmi les néoclassiques.

Mon père et ma mère — je m'en souviens — enduisaient d'argile cette cabane de bouleau, pour passer l'hiver ensuite dans notre propre maison. Un ouvrier chinois était assis sur une souche, face au soleil ; il essayait sans cesse de raconter à mon père quelque chose de drôle — il agitait comiquement ses petits bras, faisait claquer sa langue comme un oiseau, mais impossible de comprendre ses mots... Mon père, à tout, répondait en pidgin : « Vite, bien, l'ami, vite... »

Maman posa un paton d'argile sur le banc de terre près de la maison, s'assit à côté de ce Chinois, et ils se mirent à pleurer, si amèrement et si terriblement, comme ils n'avaient jamais pleuré auparavant.

— J'irai mendier au pays, disait-elle à mon père, je nourrirai mes enfants en demandant l'aumône... Tu veux donc, sans doute, qu'ici les khounkhouzes nous étranglent comme des souris ? Rentrons à la maison, je ne veux pas que mes

enfants se perdent quelque part comme des chiots... Je n'ai que faire de ta terre libre, je n'en veux pas... Quelle vie est-ce ici ?

Moi, et après moi mes deux frères plus jeunes — Trokhym et Andrii — nous nous sommes mis à pleurer aussi. Le Chinois essayait de nous calmer : il tendait à Andrii un petit jouet, prononçait quelque chose d'incompréhensible.

Mon père resta longtemps debout, en silence ; puis il sortit vingt kopecks — il paya le Chinois pour la journée, alors que le soir était encore loin.

— Ça suffit le travail, khodia. Je ne m'établirai pas ici.

Et à ma mère :— Ne pleure pas : moi aussi, jour et nuit, je n'ai pensé qu'à la maison... Suis-je l'ennemi de mes enfants ? Rentrons : je me mettrai en service chez les autres, je rembourserai la maison, le jardin... Qu'elle aille au diable, cette terre.

Et, à la fin de l'automne, quand sur l'Amour la taïga gronde et que les pluies tombent drues, nous sommes revenus en Ukraine.

Quel temps pourri, je m'en souviens, fut cet automne-là. Jour après jour la pluie ; des journées couvertes, enveloppées de rouleaux de brouillard épais : la Bira, gonflée d'eau — notre maison se tenait non loin des rives de la Ty — allait, d'un moment à l'autre, inonder les prés et les bourgades... Elle mugissait dans la taïga, sourde et terrible, et, à sa surface, elle emportait vers la Zeya, comme un présent à sa sœur aînée, des troncs d'arbres, des meules de

foin, des pirogues monoxyles brisées — tout ce que les vagues troubles de la Ty léchaient sur leur passage...

Nous sommes rentrés à la maison comme de vieux mendians revenant d'une foire misérable. Mon père s'est loué comme journalier ; ma mère s'est mise à gagner sa vie en cousant pour quelques palianytsias ; et moi, au printemps, je suis allé désherber les betteraves — deux étés de suite. La première fois, parce que j'étais petit, le contremaître m'envoya ramasser les « kouzkas » (les charançons) ; mais plus tard, j'avais « pris du galon » jusqu'à deux rangs : j'avais parfaitement maîtrisé le métier de sarclleur... À l'automne, me revoilà au domaine — tantôt près de la batteuse, tantôt comme conducteur de bœufs, tantôt derrière la charrue, à traîner la jambe quelque part — pourvu que je ne rechigne pas au travail.

Dans mes moments libres, j'aimais beaucoup lire ; alors je harcelais sans cesse mon père pour qu'il m'achète à Kyiv quelques livres (il y allait souvent pour gagner sa vie : charger du bois, porter des briques sur les chantiers, « creuser la ligne » quelque part). Mon père rapportait parfois, pour un zloty entier, tout un paquet de livres — Sherlock Holmes, Nat Pinkerton, Bova Korolevitch — toute sorte de littérature de colportage. Il ne savait pas lire, lui, et il choisissait « à l'œil » : d'abord le moins cher, et surtout — avec des images.

Et quel malheur j'ai eu avec ces Sherlock Holmes et ces Pinkerton. Je ne les lisais pas : je les buvais littéralement — impossible de se procurer un livre convenable — et je ne savais même pas s'il en existait... Mon village était pauvre et sauvage ; il n'y avait pas d'école chez nous.

Je comptais aller à Krasne demander un livre à l'instituteur, mais je le voyais toujours devant mes yeux avec ses boutons dorés, son plastron d'une blancheur éclatante — un paon, pas un homme :

— « Qu'est-ce qu'il te faut, Strilets ? » me lançait-il en russe.

— « C'est pour les betteraves, je dis, je m'en vais aux betteraves, monsieur l'instituteur... » répondais-je dans sa langue.

Ainsi je n'osai pas demander un livre au maître d'école de Krasne ; les livres de mon père, je les feuillette parfois encore aujourd'hui — je les ai gardés — car ce sont les seuls témoins, ces livres, de mon amour d'enfant pour le mot, pour l'instruction...

Je ne regrette plus, maintenant, que mon père ait parfois acheté « la mauvaise » série de Nat Pinkerton ou de Sherlock Holmes — mais, enfant, je pleurais amèrement quand il m'apportait le mauvais numéro : quel drame, vraiment ! Dans le fascicule précédent, la mort menaçait Jack ; plus encore : tout un quartier d'une grande ville allait, d'un instant à l'autre, sauter dans les airs — et voilà qu'on me donne la troisième série : Jack, en sirotant son café et en fumant son cigare, bavarde avec un docteur. Et la deuxième série, alors ?..

Non, à mon père, il est complètement égal de savoir comment Jack a réussi à s'en tirer dans la deuxième série : avec ma mère, il a une conversation sur un sujet tout à fait opposé.

— Et tu sais, Natalka, dit-il, les harengs ont augmenté d'un kopeck : avant, tu achetais un hareng pour trois kopecks, gros comme un chien, et maintenant...

Je me souviens : une fois, mon père rapporta un livre étrange — La Sorcière de Konotop de Hrytsko Kvitka ; je riais du nom de l'auteur — Hrytsko Kvitka : pourquoi pas Pivoine, pas Millefeuille, et tout simplement... Fleur ?

Des aventures de Jack, ma mère ne voulait même pas entendre parler ; mais quand j'ai commencé à leur lire La Sorcière de Konotop, ils ont loué le livre.

— Une vie d'autrefois, disaient-ils, ce Kvitka l'a bien racontée...

La Sorcière de Konotop fut le premier livre, écrit en ukrainien, qui me tomba entre les mains ; la nouvelle de Kvitka me frappa et m'étonna profondément : il existe donc des gens qui écrivent tout simplement, en langue paysanne ; et l'idée même que ce fût un livre d'un écrivain ukrainien, je ne l'eus pas — pensest-tu ! Longtemps encore, après La Sorcière de Konotop, je ne savais pas « qui nous sommes et de quels enfants nous venons »...

En 1916, tout à fait par hasard, je fis connaissance, à Kyiv, sur la colline de Dytynets, avec un lycéen, K. ; un jour, je raconterai plus en détail notre première rencontre — pour l'instant, c'est trop tôt — mais le camarade K., membre d'une jeune communauté ukrainienne alors naissante, fut le premier à ôter de mes yeux le bandeau de la russification : je pris conscience de ma nationalité.

Sans courir trop en avant, j'ai envie de raconter au moins brièvement ma vie au village avant la période de Kyiv.

Ainsi donc : j'ai été, deux hivers durant, manœuvre à la sucrerie de Hryhorivka — je portais des morceaux de sucre aux tables de découpe, je travaillais aux séchoirs ; et l'été, quand les femmes partaient en pèlerinage à la Laure, ma grand-mère Oksana m'emmenait toujours avec elle. « Hrycha sait lire, disaient-elles, il lira les inscriptions près des saints... » Deux années de suite, j'ai lu ces inscriptions — je savais d'avance où devait se trouver la « tête sainte », où étaient les saints serviteurs de Dieu — Oleksii, Ilya, toutes sortes de métropolites et d'archimandrites...

Je lisais bien — j'avais une voix claire et forte ; au village on m'invitait souvent à lire le Psautier auprès des morts : je m'asseyais pieusement à table, un mouchoir sous le Psautier, devant les saintes images brûlait une petite lampe à huile, des cierges ; la maison sentait l'encens et la myrrhe ; et, autour de la table, se pressaient de vieilles femmes usées par l'âge : elles priaient.

Et alors ma voix s'élevait sur les paroles du roi David :

— « Heureux l'homme qui ne suit pas le conseil des impies... » chantais-je en slavon.

En 1913, mon père m'emmena au village voisin de Trypillia, à la mairie de canton. Longtemps, je m'en souviens, il supplia le secrétaire de canton de me prendre comme garçon de bureau — pour recopier des papiers officiels.

— « C'est un gamin un peu remuant, excusez... et à la maison, c'est la misère... Qu'il apprenne le métier chez

vous, monsieur le secrétaire... » disait-il dans son mélange de langues. « Je le mettrais volontiers à l'école, de tout mon cœur, mais je n'ai pas les moyens, vous comprenez... »

Je restai devant le secrétaire bien droit, immobile, jusqu'à ce que j'entende de sa bouche une phrase laconique, prononcée en russe :

- « Où as-tu étudié ? »
- À l'école du zemstvo de Krasne...

Le secrétaire sourit dans sa moustache bien fournie, toisa ma silhouette chétive, puis, comme par désœuvrement, dit à mon père en russe :

- « Gratuitement. Il faut former son écriture, l'éduquer... Qu'il vienne demain. »

Mon père le remercia si chaleureusement pour cette bonté que sa casquette lui tomba des mains ; reculant, il s'inclinait bien bas jusqu'à la porte...

- Dieu soit loué, j'ai réussi à le placer.

Pour trois karbovanets par mois, j'avais un toit et le couvert chez une lointaine parente, la vieille Traviantchikha. Au canton, je servis comme aide-scribe jusqu'à la première mobilisation de 1914. Tout le système des anciennes administrations, tous ces tribunaux paysans, tout l'arbitraire des fonctionnaires, des médiateurs de paix, des scribes et de leurs adjoints, je ne l'oublierai pas, je crois, de toute ma vie.

Je quittai le canton en 1914. Le scribe me payait alors cinq karbovanets par mois — à peine de quoi manger ; et il fallait

encore s'habiller, se chausser... À la maison — chez mes parents — la famille ne cessait de s'agrandir, et la misère, semblait-il, s'acharnait de plus en plus ; mon père n'avait déjà plus la force de m'aider, moi non plus.

Je décidai de partir gagner de l'argent à Kyiv. Nous arrivâmes à Kyiv à deux pour nous louer : mon père — pour charger du bois sur la berge, et moi — on ne savait pas encore pour quel travail.

Toute la nuit, sur le bateau à vapeur, nous avons discuté, mon père et moi, de la manière de me trouver une meilleure place ; mon père me conseillait de devenir dvornik (concierge) quelque part — un travail facile, disait-il, et pour un homme qui sait lire, inutile de chercher mieux.

Ou bien, par exemple, cirer les chaussures du patron : un garçon dégourdi en nettoie pour trois ou quatre karbovanets par jour, et il n'a à en verser que deux au maître. On est nourri par la maison, on vous donne un tablier pour ne pas abîmer les vêtements...

Ce dernier conseil me plaisait davantage : cirer des chaussures. Je cirais donc des chaussures, et quand mon père vint du Podil pour me voir, je m'en souviens, je me mis à pleurer de honte et de pitié : était-il donc impossible de me trouver quelque chose de mieux que des chaussures ?... Assis à un coin de rue, on ressemble à un vieux mendiant sous la Laure.

Mon père acheta deux livres de petits pains tout frais — nous mangions ces pains en silence, dans la rue, dans la poussière.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon fils, quand moi-même — tu le sais bien — je ne vois jamais de jours heureux : tantôt la faux, tantôt la sangle...

Et pour la première fois, je vis deux petites larmes rouler sur le visage de mon père.

À propos, le hasard a toujours joué un grand rôle dans ma vie ; plus encore : je croyais profondément qu'une main invisible dirigeait les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Aujourd'hui, c'est bien sûr ridicule d'en parler, mais, dans mon imagination — celle d'un enfant paysan pauvre venu en ville chercher le bonheur — se tenait l'image d'une main invisible, fatale.

En vérité, comment n'aurais-je pas cru au pouvoir presque magique de tel ou tel hasard dans ma vie, quand je me suis retrouvé tout à fait à l'improviste au poste de registrateur à l'administration du zemstvo du district — assis à côté de « demoiselles » à qui, une semaine plus tôt peut-être, je crais encore les chaussures ?..

Ma jeunesse — ces belles années qui ne reviendront jamais — je l'ai vécue dans une misère matérielle extrême, très souvent dans une lutte acharnée pour un morceau de pain.

Pendant que je travaillais au zemstvo, sur le conseil d'un étudiant, je me mis à fréquenter assidûment les cours du soir du lycée ; plus tard, je passai les examens pour le niveau de sixième classe.

En 1920, j'entrai à l'Institut d'Instruction Publique de Kyiv (I.N.O.), j'allai jusqu'en troisième année, mais je n'eus pas

la chance de terminer l'institut, principalement pour des raisons matérielles...

J'ai commencé à écrire en 1919, lorsque le journal Borotba (La Lutte) publia mon premier récit, Na buriaky — « Aux betteraves ». J'écrivais alors mes premiers textes avec facilité : en deux ou trois soirées, sans avoir la moindre idée de la technique de la prose, du style — tout cela m'est venu plus tard.

Mes maîtres : Vynnytchenko, Stefanyk, Knut Hamsun, Vasylchenko.

Je rêve d'écrire un jour au moins une longue nouvelle et une vingtaine de récits, de les écrire de telle manière que l'auteur n'ait pas honte de parler au nom de la littérature ukrainienne, qu'il n'ait pas honte de porter le titre honorifique d'écrivain : ce nom, à mon sens, je ne l'ai pas encore mérité — pas plus que ne l'ont mérité certains écrivains contemporains indûment encensés.

1925

Dans les seigles



Tout était simple, jusque dans les moindres détails : moi, encore ensommeillé, et la steppe grise. Je ne me souviens vraiment que du petit matin : baigné de larmes de rosée, jeune, un peu intimidé par le soleil qui, tristement, se lavait dans la mare.

— Allons, allons... voilà qu'il se met à vouloir m'embrasser !

Je dis cela au soleil, parce qu'il joue sans façon avec le duvet de mes jambes, examine avec tendresse le bas de mon pantalon maculé de boue et se moque de moi avec des ailes d'abeilles : « Dizik, Dizik... »

— Dizik ?!

Je commence à m'emporter : qu'est-ce que c'est que ce « Dizik » ? Dizik, pour moi, c'est un mot effrayant, parce qu'il

me rappelle la réalité — premièrement ; et deuxièmement, dans notre terminologie révolutionnaire, c'est un déserteur, et moi, camarades, c'est justement à cette caste-là que j'appartiens !

Voyez plutôt : « Quand, me dis-je, le soleil se met à traquer les déserteurs, je n'irai pas au village — c'est dangereux (vieille habitude de déserteur) ; je passerai simplement par les levades, et, comme on est dimanche aujourd'hui — ils dorment — je filerai dans les seigles. »

C'est décidé : les levades me font signe traîtreusement avec leurs saules ; les potagers sentent l'absinthe et la menthe ; mais mon fidèle camarade, c'est le seigle.

Je m'allonge dans le vallon, là où le tumulus de Hordyna couve au soleil ; devant moi, la grand-route jalonnée de bornes, Hnylychtche, Tchornoslyvka, et plus loin...

— Dans les seigles !

Ils ont fini de fleurir, le grain se remplit ; dans une semaine ou deux — ce seront des gerbes ; pour l'instant ils finissent de brûler de maturité. En moi, faux et fauilles se mirent à tinter ; l'épi lourd se penchait vers la terre, mais, à cet instant, une vieille cigogne traversa gravement l'herbe vers le marais, salua les quatre points cardinaux, happa une grenouille imprudente et, d'un claquement d'ailes sourd, effaroucha sur l'étang un canard sauvage...

— Quelle grenouille stupide, hein ?

Je m'adresse à mon fusil japonais à canon scié ; puis je me lève résolument, je remonte le bas de mon pantalon et je ris en regardant mes jambes — elles sont solides, droites, fortes

(couvertes de poils, et grand-mère disait : ça, c'est la force). Je me penche sur la mare : là, des yeux gris et beaux me sourient ; une mèche en bataille flambe au soleil, et un visage encore enfantin apparaît — celui de Kornii Dizik.

Je lui montre le poing et je suis du regard la trace de la cigogne.

— En route ! Un petit-déjeuner ne ferait pas de mal, hein ?

Mais je me rappelle que, si, au village, un soldat aperçoit une chemise verte, il vise tranquillement avec son fusil comme sur un saule sec, et crie, tirant de peur :

— « Halte ! Pas un geste ! »

Il est vrai que cela arrive très rarement, car nous, les déserteurs, nous sommes un peuple combatif, mais nous marchons avec prudence, surtout le soir : dès que le soir bleuit, le village est à nous ; le matin, on contourne par les seigles. J'ai décidé de ne pas déjeuner : comment pourrait-on, avant la messe, prendre ne serait-ce qu'une miette en bouche ?!

...J'ai remué la meule de foin, j'ai remis le foin en place, je l'ai piétiné (pour effacer ma trace), j'ai examiné attentivement ma « petite Japonaise » — je l'ai glissée à la ceinture de mon pantalon,

j'ai rabattu ma casquette sur les yeux, et, par le sentier de la cigogne, droit dans les seigles.

Je n'y suis pas allé : j'y ai flotté... Car je ne suis pas homme à m'habituer au rythme monotone des blés, et la steppe m'est familière comme ma carabine : elle s'agit le matin,

tinte en vagues à midi, et le soir, quand les seigles achèvent de brûler, elle se couche pour dormir.

Je marche par des sentiers connus : Rozdil m'accueillera avec ses froments, Temnyk me saluera de ses seigles ; et près du tumulus de Hordyna — un pan d'avoine et d'orge, bordé de lin bleu, avec des sarrasins ivres.

Tout est si simple, si clair, et soudain :

— Pourquoi la route de la steppe fume-t-elle ?

Je me couche. Ma « petite Japonaise » regarde la route de travers ; mes nerfs captent les chants du champ et, on dirait, se mettent à les accompagner tout seuls ; quelque part près de mon oreille, un bourdon bat des ailes, vrombit, me scie les nerfs, et j'ai une envie douloureuse de l'attraper et de l'écraser...

Je scrute encore plus la route poussiéreuse ; « cavalerie, cavalerie », la pensée passe comme une étincelle, s'éteint sur le lin bleu et tranche avec dureté : « En tuer deux, trois... et après, qu'est-ce qu'il restera ?... Se mettre une balle. »

Mais malgré moi je pose la tête sur le talus, j'enfonce mes pieds nus dans le seigle, je m'allonge de tout mon corps et j'attends ; mes nerfs ne chantent plus, ils ne font que tinter doucement : « Dzing, dzing !... »

Je pense : « Les sabots brillent au soleil — un riche arrive... »

À une demi-gonée de moi (quelques centaines de mètres), retenant au trot un cheval gris, passe le riche de

Hnylychtche, Dziouba, et le seigle me transmet sa conversation bruyante, un peu fanfaronne :

— Oh-oh-oh, frère ! La province de Jytomyr en est pleine, maintenant : ils ne veulent pas servir dans la commune, ils ne demandent que du pain facile !..

Et l'autre, sur la charrette :

— Ils veulent être commissaires.

— Des commissaires ?! Qu'ils aillent au diable, plutôt ! Et puis, dès que vient la nuit, il va à la fenêtre avec sa carabine : « Allons ! Donne ça ! »

Une bande grise de poussière, l'éclat d'un fer à cheval, et derrière eux mon désir irrépressible de tirer ; mais je me souviens de l'ordre de l'ataman Hostryi : « Ne sors pas et ne tire pas. » Je regarde l'achillée nerveuse sous le talus, où une abeille s'est empêtrée les pattes et se débat dans les fleurs mellifères ; je souris et je me glisse dans le lin épais.

— Qu'il en soit ainsi...

Dzing, Dziouba, dzing... C'est la steppe qui sonne l'heure de midi ; la faim commence à me tordre l'estomac, et, pour la calmer, je pense malgré moi à Dziouba :

« Il a dû bien déjeuner, sans doute ? Tu parles d'un héros qu'il s'est trouvé : "Ils veulent être commissaires" ? Et même s'ils l'étaient... Non, ça, il ne faut pas le dire à Hostryi... Il tuerait... »

Devant moi passe à travers les seigles l'ombre de Matvii Kyiantchouk, le communiste fusillé dans le potager de Dziouba, et sans que je sache pourquoi, une tristesse douloureuse me serre le cœur.

Dzing...

— *Je suis assise sur un tonneau,*

— *Et dessous, un canard,*

— *Mon mari est bolchévik,*

— *Et moi, je suis haïdamak !*

Et il cligne de l'oeil ! Un brave garçon, ce Matvii, quand on l'emménait...

— Dzing...

Je ne pense plus aux commissaires. Hostryi pourrait bien m'emmener moi aussi, de nuit, me « baigner » jusqu'à la mare ; et pourtant, une question me taraude : « Qui sont-ils vraiment ? ! »

La steppe accueille le vent des labours par de profondes réverences ; il passe à travers les champs — chaud, tendre ; il tire la moustache du fier blé, fait de l'oeil à l'avoine et embrasse longuement, longuement les têtes bouclées du sarrasin — il boit les miels de la steppe.

Je lui fais signe de la tête : « Je ne sais pas ».

Moi, je voudrais penser à Kyiantchouk, mais par un effort de volonté je me lève et aussitôt je me rassieds : sur la route flotte au vent un foulard rouge (de ma tanière, je ne vois que le foulard) ; les franges, comme des grappes de viorne, effleurent les épis ; elles sourient coquetttement au soleil ; et le vent se dresse au-dessus de ma tête en un petit tourbillon et danse.

— Je crache maintenant sur Hostryi ! Je vais à sa rencontre ; peut-être qu'elle me donnera au moins un pirojok, si elle n'est pas de notre village... À un déserteur, tout est permis ! Hé, la bouclée ! Oh, elle va avoir peur... Bonne fête, où vas-tu ?!

Je ne l'ai pas dit, je l'ai seulement pensé : « Serait-ce Ouliana ? »

De surprise, j'ai rabattu ma casquette sur le front : « Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? »

Devant moi se tenait la vraie Ouliana, et derrière elle surgissaient une grange seigneuriale et six bœufs à la charrue — c'est ainsi qu'on labourait la steppe autrefois...

Gamine de la steppe — brûlée de soleil, cuite, et les yeux comme deux petits scarabées... Elle portait de l'eau.

— Bonjour ! — et elle s'arrêta.

— Porte-toi bien, Ouliana ! — je voulais sourire mais je n'y arrivais pas.

Elle me regarda longuement, visiblement elle réfléchissait ; puis son regard tomba sur mon genou écorché, où une coccinelle se promenait tranquillement — elle sourit avec gêne, ses lèvres tremblèrent comme celles d'une enfant, et sur un épi roula, presque invisible, une larme... Ses yeux bleus me demandaient :

« Aurais-tu oublié, Kornii, l'étable près du bœuf noir Zorian ?... Et quand tu embrassais mes yeux — pour rire, tu me montrais l'étoile à travers un noeud dans le bois, tu disais : “Ils lui ressemblent, n'est-ce pas, Ouliasia ?” »

Je tendis la main, sans savoir par où commencer la conversation, et je lui demandai bêtement :

— On ne te reconnaît même plus, Ouliana...

Et doucement, son mot tomba sur la route :

— J'ai changé. Et ensuite, je ne me rappelle tout simplement plus ce qui s'est passé : elle s'embrasa, se jeta vers moi et cria d'une voix sourde :

— Sommes-nous des ennemis, nous ? Non, Kornii, ce n'est pas comme ça qu'il faut. Viens, allons nous asseoir.

Je m'enivrai... Je ne sais plus ce que je lui demandais, ni ce qu'elle me disait, mais je me souviens que les seigles se soulevèrent en vagues furieuses, que le lin trembla de joie, et que le vent chaud se plaqua poitrine contre terre.

Les épis écoutaient :

— Tu es toujours aussi beau, Kornii... Tu veux m'embrasser ? Embrasse : qu'au moins un jour soit à nous !

Et elle caressait de la main mon toupet, que, depuis deux ans déjà, la pluie, la neige et la vie sauvage de déserteur — une vie de loup — peignaient à leur manière...

Elle éclata de rire :

— Tu ne connais donc pas mon Dziouba ? Ce sont les dents du diable, Kornii, pas un Dziouba !

Je posai ma tête sur ses genoux et j'écoutais, car c'était là, perdue dans les seigles, ma destinée :

— C'est comme si quelqu'un m'avait demandé une chanson : « J'aurais mieux fait d'avoir trois fils et trois filles... »

J'avais peur des larmes et, ivre, je demandais à Ouliana :

— C'est vrai, les seigles se remplissent maintenant ? Et chez nous... bientôt on ira dans la forêt... une vie de seigneur et une faim de chien — il faudra piller. Le jour passe et tu attends la mort. Vous en avez beaucoup, des Rouges ?

— Ah, Kornii ! Ils se remplissent... Arrête, enragé, ne le déchire pas !

Je voyais, sur l'ourlet fin de la chemise d'Ouliana, une broderie ajourée ; sur sa poitrine — une feuille d'érable ; et tout, autour, était ivre, et le foulard rouge s'embrasa et brûla à travers la steppe, d'un bord à l'autre !

— Ouliasia... Maintenant, je n'ai peur de rien !

— Ma douce Ouliasia...

Les épis murmuraient ; elle remettait timidement son tablier en place, me lançait des mûres et, craintive, avec une tristesse douce, me rappelait :

— Je vais chez ma mère : lui, il est parti au canton comme otage, et il ne me laisse aller nulle part...

J'embrasse Ouliana pour la vingtième fois, et peut-être la dernière, et je demande aux feuilles d'érable :

— Tu m'aimes toujours ?

Le lin cligna des yeux.

— Oh, sans vergogne... tu ferais mieux de ne pas demander : “Tu m'aimes ?” — elle fit la moue, puis ajouta : — Avale une mûre, et après on se dira adieu.

Elle m'embrassa doucement, arracha une poignée de lin — ses yeux étaient bleus, bleus comme ce lin — tandis que le foulard rouge s'éloignait.

— Adieu, Kornii !

Puis, comme autrefois, elle haussa un sourcil, cligna de l'œil et rit.

— Les seigles se remplissent... Ça suffit, adieu !

Elle s'inclina bien bas sur la route et fila, à travers l'avoine verte, vers la joyeuse Tchornoslyvka, chez sa mère.

Dzing... Sonne, steppe ! Je reste longtemps étendu, à écouter mon cœur qui tinte au rythme des cloches de la steppe. Une coccinelle grimpe ; je la prends doucement sur la main et je demande :

— Tu veux aller sur mon genou, vers le soleil ?

Vas-y. Oui, accroche tes pattes à mon pantalon... voilà... idiote, tu tombes. Et moi, à ton avis, comment je tiens ? Mais toi, tu ne sais pas, non, tu ne sais pas que moi, Kornii Dizik, je suis ivre aujourd'hui dans les seigles, hein ? Seigles ivres, écartez-vous ! Je crache sur la mort promise par Hostryi : moi, je veux chanter, tu entends, steppe ?!

Oh, quel est donc ce corbeau...

Et devant moi brûlent encore, sous le soleil, le tumulus de Hordyna, le foulard rouge d'Ouliana, et moi — quand je me souviens de ma vie de déserteur...

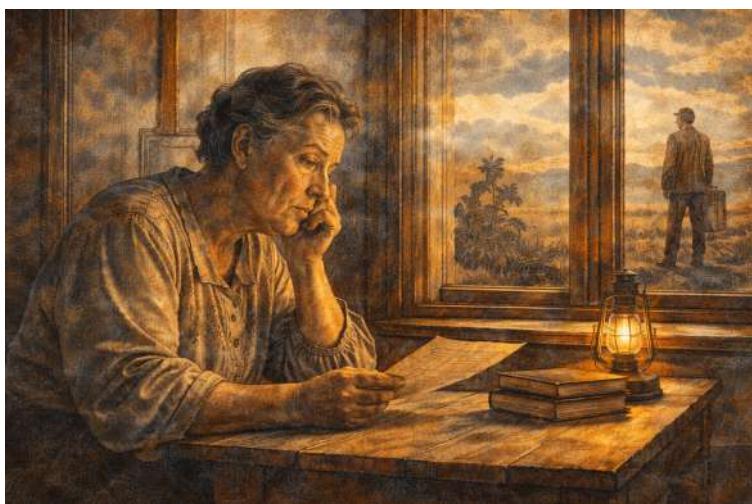
Vous demandez Matvii Kyiantchouk ? Je vous raconterai, mais pas maintenant : dans les seigles s'est perdue ma destinée, et j'ai envie de pleurer comme un enfant, ou de chanter, comme chantent les vieux quand ils se rappellent leur jeunesse ; et moi, j'ai encore envie de chanter !

1925

Mère

*Et ce travail-là, né de la sueur
De tes moissons brûlantes,
Qui dévalait en grains par la pente
Dans un grand baquet de chêne jusqu'au
moulin, —
Nous te l'avons pris non pas comme des voleurs,
Mais par un brigandage en plein jour,
Quand le soleil bouillonnait sur la digue,
Et que le coq appelait les hôtes !*

— **T. Osmatchka**



Un cheval, attelé à un grand chariot de charge neuf, ferré, se tient depuis longtemps près du portail ; sur la charrette, sous une bâche, gît du chiendent fauché, et, à l'avant, noircit une vieille cape de drap.

— Je t'ai mis la cape, mon fils, au cas où, me dit mon père d'une voix triste, tremblante.

— Eh bien, voilà ! Je n'aime pas vos jérémades ! m'écriai-je, furieux, sur le seuil, en faisant tinter un seau en bois. Reprenez-la, vous m'entendez ?

— Eh, mon fils, mon fils..., dit mon père d'un ton de reproche, ne crie pas, au moins toi, sur un vieillard : on m'a tant crié dessus ce mois-ci que je n'ai plus envie de vivre !

J'ai envie d'aller vers mon père, de prendre sa large main, marquée de cicatrices de faux, et de la baisser, pour qu'il garde ce baiser en mémoire toute sa vie...

Mais, me mordant la lèvre jusqu'au sang, je me hâte vers la maison : oui, mon père a raison — une grande tempête approche.

Les nuages ont déjà masqué, à la lisière du bois, la cavalerie qui avançait dans les seigles jusqu'au poitrail des chevaux ; un soleil noir, hérisse de flèches pourpres contre le vent, a embrasé le moulin à vent derrière le village, et des boulets de canon, se répondant par leurs sifflements en se croisant, tombent de notre côté — du côté polonais — comme de petits cochons dans une ornière, sans éclater...

— On ne voit déjà plus un seul Polonais, dit mon petit frère, juché près de la fenêtre.

Ma sœur, dix ans, est assise par terre et « forge », avec ses larmes, le pied de la table — elle n'écoute rien ; et quand la porte a claqué, mon frère a bondi, effrayé comme un chat de gouttière, jusque dans le coin des icônes. Alors une ombre noire est tombée de la fenêtre sur le visage épuisé de ma mère, sur la chemise déchirée sur sa poitrine par la fièvre : le bas de cette chemise est d'une toile épaisse, tissée à la maison, et le haut — en tissu jaune, de soldat.

— Andrii... — toussa-t-elle en prononçant mon nom ; mais parler lui était difficile, et ma sœur secoua des larmes sur son visage en gémissant :

— Ô petite mère, où donc irons-nous t'attendre, te guetter-i-i ?..

— Ne bouche pas la lumière à maman ! criai-je avec une sorte de rage à mon frère, assis sur le banc, qui regardait la malade de ses yeux effrayés.

J'ai tant de peine et de tristesse... Dans notre maison, comme l'écrivait déjà mon frère Petro, tout est resté comme avant, tout est « en ordre » : le poêle luit, écaillé jusqu'à la brique ; la table est noire, elle brille à force de crasse ; et sur cette table, une palianytsia avec une pincée de sel. Les fenêtres sont basses et petites : elles ne regardent que le tas de fumier sous l'auvent de la remise ; et, par un carreau plus grand en haut, elles barrent d'un trait la lisière du bois.

— Pour des gens comme nous, mon fils, disait mon père, quand il n'y a pas de travail, il n'y a pas de vie. Je tiens la ferme, et pourtant tout me glisse des mains ; je pense sans cesse : j'ai arpentré la région de Kherson, j'ai trimé trois ans dans les mines, à Kryvyi Rih, et vous, à la maison, sur une

demi-dessiatine, vous n'avez semé que la misère — comme si on n'en avait pas déjà assez !... J'avais une force... je pouvais arracher un montant de porte à la main... elle s'est usée : je n'ai pourtant pas couru le monde, ni bu autre mesure... Et je serais le seul comme ça ?!

Et ma mère, à même le sol, sur la paille, là où, près de sa tête, de vieux beignets tout gris sont posés, prend la défense de mon frère :

— Ne t'en prends pas à lui, il est encore petit... — elle arracha ces mots à sa poitrine avec sa toux, puis voulut encore lever la main vers ma sœur — elle n'en eut pas la force.

Moi, avalant une larme salée, je dis :

— Ne mourez pas, maman, vous m'entendez ? Ne mourez pas ! J'irai chercher le docteur aujourd'hui, vous m'entendez ?

Maman fit non de la tête — elle refusait. Puis elle ouvrit grand les yeux, comme deux trous d'eau dans une prairie écrasée par un sabot ; elle scruta mon visage. On aurait dit qu'autrefois, il y a très longtemps, elle l'avait déjà retenu ; elle voulait dire quelque chose — impossible : ses lèvres happaient l'air, mais la voix ne venait pas. Je repris mes esprits : il faut partir !

— Pardonnez-moi, maman, dis-je en me mettant à genoux.

Mon père, debout près du seuil, éclata en sanglots, hoquetant comme un enfant, tout comme ma sœur, qui emplissait la maison de ses pleurs. Mon frère Petro avait ramené la vache du champ dès midi, il lui avait arraché des

fanés, l'avait nourrie, veillant à toute cette pauvre ferme ; et, au cri qui retentit dans la maison, il se figea sur le seuil, un sac rapiécé à la main, muet comme une pierre.

— Une deuxième fois...

Maman se taisait.

— Une troisième fois... — Et je me relevai d'un bond, résolu, quand elle dit d'une voix sourde :

— Dieu pardonnera, mon fils... Mais ne pars pas, mon enfant...

La fièvre reprenait. On lui versait de nouveau de l'eau-de-vie sur le corps brûlant, et mon frère Petro, les manches retroussées, la frictionnait.

Dans la maison, ça empestait le grain brûlé : mon père et Petro venaient de vider sur les jambes de maman la dernière bouteille d'eau-de-vie.

Mon père posa son poing, noirci comme une petite écuelle brûlée, sur la table, et dit :

— Quelle vie ! Un officier polonais bandait la patte de son chien, et nous, alors, on crève pire que des chiens ?! File, Petchka, chez Odarka, chercher encore de l'eau-de-vie ! — ordonna-t-il à mon frère.

Petro prit la bouteille sur le banc, serra machinalement le bouchon dans son poing, bondit dans l'entrée ; mais il n'eut pas le temps de refermer la porte qu'il cria :

- Oh, ça brûle quelque part au village ! C'est sûrement du côté du coin de Djoulaï, et la fumée roule jusqu'aux berges !..
- Va chercher l'eau-de-vie ! — trancha mon père d'une voix sèche.

Nous sommes sortis de la maison ensemble. Ça sentait la fumée, et, vers le coin, les chiens aboyaient à perdre haleine. Le village, lui, était muet, aux aguets, mauvais. Sans un mot, j'ai cassé dans un saule une jeune gaule — pour faire avancer le cheval. Petro courut vers la charrette ; on voyait qu'il voulait me dire quelque chose — il n'osa pas, et mon père lui lança dans le dos :

- Une jambe ici, l'autre là !

Et mon frère, se retournant, partit en courant chercher l'eau-de-vie.

- Peut-être qu'il ne faut pas y aller ? demanda prudemment mon père, en tendant l'oreille au grondement des canons, puis il ajouta : — De toute façon, maman n'attendra pas ce docteur ; et toi, tu iras te faire tuer, ou bien on te mobilisera avec le cheval, jusqu'en Pologne !

À ces mots, une pitié brûlante monta en moi contre mon père ; je ne pus rien répondre. En silence, j'ouvris les portes et j'y accrochai la cape noire — qu'elle reste à la maison, si je meurs en route. Je frappai le cheval de la gaule, tirai la rêne gauche, et le grand chariot de charge se mit à bondir sur la route sèche, le frein martelant comme, derrière les jardins, martelait la mitrailleuse.

À l'avant de ma charrette, dans une boîte faite exprès, il y a un revolver. Est-ce de cela que Petro voulait me parler ?

Je pense : « J'aurais dû le laisser à la maison, parce que je ne sais pas si je reviendrai ou non... »

Les saules du bord du chemin bruissent avant la pluie, le potager bruisse aussi ; et d'un saule, arraché par le vent, un corbeau s'envole en croassant...

...Les Polonais réquisitionnent des charrettes. L'armée polonaise, vêtue de capotes allemandes gris-vert, de la couleur du seigle quand il est mûr, a perdu sa discipline et, affolée, roule vers l'ouest devant des unités bolcheviques aux pieds nus. Notre village, parce qu'il a un pont stratégique, les bolcheviques ont tenté de le prendre une seconde fois aujourd'hui ; et, en tournant le cheval vers le coin de Djoulaï, je ne sais pas qui tient le village maintenant : les pany ou les camarades ?

— Qui que ce soit, dis-je tout haut pour moi-même, je n'irai pas avec les charrettes. Je crache sur cette armée qui se tord de fièvre : chez moi, ma mère se tord de la même façon !..

Je serre fort les rênes et je retiens le cheval : à chaque coup de canon, il fait un écart, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Sous les rires des soldats polonais debout à l'angle de la rue de Djoulaï, j'entre dans la zone de combat...

— Voilà un brave garçon ! me crie l'un d'eux. Tu vas au Quartier Général, hein ? ajoute-t-il en riant, montrant une dent en or à son camarade.

— Son chariot est bon, prosz̄ę pana : il est parti pour Varsovie ! se moque l'autre, en désignant de sa baïonnette les roues neuves de ma charrette.

J'ai envie de crier à ce żołnierz fanfaron : « Pas à Varsovie, menteur, mais à Zelenohaïvka ! » Mais, dans mon imagination, surgit — comme maintenant — ma mère débraillée, qui, dans la fièvre, déchire sa chemise, et mon frère Petro, manches retroussées, qui lui frictionne le corps à l'eau-de-vie ; et, à cause de cela, aucun mot ne peut jaillir.

Je frappe le cheval aux jarrets, je contourne une clôture brûlée où des gens crient et pleurent comme des fous, et je lance le cheval le long du village terrorisé, à toute allure...

Je ne sais qu'une chose : mon cœur s'est endurci sur les ruines de l'incendie, qui par endroits brûlait encore ; il s'est couvert de cendre avec les souffrances du village, et, quand les larmes m'ont serré la gorge, j'ai eu envie de tirer de ma boîte le revolver et d'abattre tous ceux que je rencontrerais en capote de la couleur du seigle...

— Arrête, tu es devenu fou ou quoi ? me crie Vasyl de dessous l'auvent de la remise. Où vas-tu comme ça ? Moi, j'ai caché les roues de ma charrette, et toi tu as décidé de conduire les seigneurs jusqu'en Volhynie ?

— Chercher le docteur... Maman ! lui ai-je jeté ces mots sous la remise ; ils se sont mêlés à la pluie drue, et, dans les éclairs bleu-or, la silhouette du paysan s'est effacée... J'ai rabattu la bâche sur ma cachette et j'ai tourné le cheval vers le portail : en face, en se balançant dans les ornières, trois cavaliers polonais arrivaient au galop, trempés de pluie, comme des branches qui fouettent.

Je me suis glacé à cette rencontre.

Non, ce n'est pas pour la gloire d'un officier polonais que ces lignes seront écrites ! Elles ont été enfantées par la grande haine, juste à travers les siècles, de mon peuple. Et quand le colonel, faisant claquer les revers cramoisis de sa cape, me frappa du nagaïka, me traçant sur le visage une bande sanglante, je ne voulus, à cet instant, qu'une chose : retenir les traits de cette bête.

— « Mille tonnerres ! » cria-t-il, finissant l'injure en russe, puis, de nouveau en polonais :

— Tu te caches ? La Pologne te protège des bolcheviks, et toi tu ne veux pas la servir, manant ?!

Son cheval soufflait sous le mors au-dessus de ma tête, et l'officier, n'entendant ni cris ni supplications, demanda à ses soldats :

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? Hein ? Ce gars est muet comme une bête ! » rugit-il en polonais.

L'un des cavaliers ricana, allant jusqu'à saluer l'officier depuis sa selle, mais le second regardait la scène durement et retenait son cheval. J'essuyai de ma manche le sang qui coulait de la plaie, et je parvins à dire à l'officier, dans sa langue, seulement trois mots :

— Merci pour la libération !

Oh, il a compris ! Tirant rageusement sur les rênes, l'officier lança une plaisanterie à ses soldats, puis ordonna sèchement :

— Au quartier général ! Ce chien est un bolchevik... Ouh, la racaille !

— Un intellectuel ukrainien, prosz̄ę pana, monsieur le colonel ? ricana un soldat servile.

On voyait qu'il n'attendait qu'un ordre : le nagaïka dans sa main, avec une queue de renard jaune près du manche, sautillait presque. Mais l'ordre ne vint pas : l'officier était pressé. Il jeta seulement au soldat un regard fatigué — un regard où l'on pouvait lire une « mission » qui, chez les militaires, ne signifie qu'un seul mot : mort.

Et de nouveau un commandement polonais, la boue sous les sabots des chevaux, et cette pensée fébrile qui court dans mon crâne comme un petit mulot gris des champs quand il cherche son terrier perdu.

« Mon père avait raison, me dit ce petit mulot gris. Maman est sans doute morte, et ta mort est à droite, à cheval. Qu'il sorte seulement du village, ce soldat... Tu ne me crois pas ? »

— Non, je réponds en grinçant des dents si fort que le mulot disparaît soudain, comme il était apparu ; et mes lèvres ne murmurent plus qu'une chose :

— Le tuer... Pour la mort de maman et pour la mienne : en abattre au moins un de cette armée qui porte des capotes couleur de seigle...

C'est ainsi que j'ai décidé, en me glissant vers ma boîte et en faisant craquer mes doigts : mes mains, après la pluie, s'étaient raidies.

Et mon cheval, comme dans cette chanson, s'est attristé ; il allait, trébuchant, à côté du cheval bai de la cavalerie, vers l'endroit où les mitrailleuses croassaient sourdement dans les seigles, où des hommes, trempés de rosée, avançaient en titubant, où tomba le dernier boulet avant la pluie, fendant en deux, près de l'école, un vieux peuplier.

Nous avons roulé en silence, pas très longtemps.

— Vous êtes un « intellectuel », monsieur ? me demanda soudain un soldat de l'armée polonaise.

— Oui... instituteur, mentis-je, sans comprendre où il voulait en venir.

Il éclata de rire, puis ajouta sévèrement :

— On ne répond pas comme ça à un officier polonais, tu comprends ?

Je me tus.

« Comment aurais-je pu, pensais-je, dire à ce chien sournois la mort de ma mère ? Comment... »

— Vous avez une montre ? demanda-t-il encore, sans quitter de moi ses petits yeux rusés, attentifs.

— Une montre, chez nous ?... Et puis quoi encore ! répondis-je à contretemps, en jetant malgré moi un regard vers l'ouest, là où, sous le bois, se dissimulait la longue queue du convoi polonais.

— Et tu n'as rien d'autre ? dit-il soudain en arrêtant mon cheval ; puis il sauta de selle à terre.

Je descendis de la charrette et j'attendis.

« Ce n'est pas possible qu'il veuille me fusiller comme ça », pensai-je, prêt à me défendre jusqu'à la mort.

— Espèce d'idiot, tu entends ? cria le légionnaire en agitant les poings.

Je comprenais bien que, quand on vous a tailladé le visage à coups de nagaïka, quand on a un revolver caché quelque part, ça fait un peu « idiot », oui ; mais j'avais sans doute une tête à mériter une comparaison si juste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, stupéfait. Emmenez-moi au quartier général !

— Ne fais pas l'imbécile ! Vide tes poches, va-nu-pieds ! hurla le légionnaire, hors de lui.

Je me mis à rire. Oui, maintenant je comprenais — et je vidai mes poches sur-le-champ : il n'en tomba qu'un seul papier, un bon de réquisition (prodrazverstka). Je me penchai pour le ramasser et le remettre dans ma poche, mais mon mouvement déplut au sergent : il hurla, haineux :

— Ne bouge pas !

— C'est un reçu de réquisition, expliquai-je en relevant le papier.

— Déboutonne ta chemise, dit calmement le sergent, jetant autour de lui des regards de voleur et me pressant de la voix : plus vite, plus vite !...

Sur ma poitrine, suspendue à un cordon bleu, pendait une petite croix dorée — un cadeau de ma mère, quand elle m'avait autrefois envoyé à l'armée.

— Enlève-la, murmura-t-il presque à voix basse.

Quand je lui tendis ce butin, il examina longuement le poinçon, puis fit un geste de la main, comme pour dire : « bof... n'importe quoi, mais ça servira », tira de sous sa veste un gros portefeuille et y glissa ma croix...

Oh, dans ce portefeuille, il n'y avait pas que des croix d'une valeur comme la mienne !

Je ramassai sur la terre mouillée le cordon et la quittance.

— En route ! dit le sergent, mécontent, puis il ajouta : — Pour offense à l'honneur de l'armée polonaise, j'aurais dû te fusiller comme un chien. Oui, comme un chien. Mais maintenant tu vas transporter des munitions jusqu'aux positions bolcheviques, compris ? Tu n'es pas bolchevik, toi ?

— Merci à monsieur l'officier ! Non ! criai-je joyeusement, par pure bravade appelant « officier » ce héros des croix... Mais ce mot eut pour moi des conséquences magnifiques !

Le sergent me félicita : j'étais, disait-il, un garçon intelligent, je parlais même polonais.

— Des garçons comme toi, c'est rare, fit-il remarquer. Même parmi les intellectuels ukrainiens...

Mais je n'écoutais pas. Une telle joie me saisit — enfin je pourrais franchir la ligne de feu, atteindre le secteur bolchevique, où, devant mes yeux, au-delà des armées, ne

se tenait qu'une chose : l'hôpital de Zelenohaïvka... Je pleurerais devant le médecin comme mon père pleurait quand je prenais congé de maman... Le médecin doit venir — c'est ma décision...

Et je lançai le cheval vers l'état-major polonais avec une telle ardeur que mon sergent ne faisait que sourire.

— Oh, toi, tu es brûlant ! disait-il en se redressant avec importance, lorsque nous approchions du quartier général.

La pluie s'était arrêtée. Le vent poussait vers l'ouest des nuages ébouriffés, et, au-dessus de la forêt, il avait dessiné une large bande bleue, semblable au Dniepr près de Zelenohaïvka. Dans cette bande, on eût dit que le vent avait trempé les vieux chênes de la forêt ancestrale — tant le ciel était sévère et menaçant.

De notre côté — du côté polonais — les nuages, là-haut, glissent vers cette bande comme des navires noirs : encore une minute, et la bande bleue qui rappelle le Dniepr ne pourra plus contenir cette flotte du ciel ! Au loin gronde la canonnade. Et derrière le village, là où se trouve le quartier général, l'armée polonaise, fiévreuse et désemparée, recule vers la forêt.

Un convoi de charrettes paysannes charge des munitions sous les injures des sergents ; les chevaux pétrissent la boue, les caisses, par leur poids, brisent les minces planches des charrettes ; et, quand une charrette est enfin chargée, un sergent y bondit en y jetant une grosse musette de soldat. Il jette un regard effrayé en arrière, là où, derrière la colline, la fusillade, dense, sans répit, continue ; il réfléchit une seconde, puis, furieux, frappe le cheval et se remet à

injurier le paysan parce que la bête, en tirant la charrette, l'a éclaboussé de boue.

Les paysans, rarement jeunes, la tête baissée vers la terre, courent dans la boue sans monter sur les charrettes, à côté des chevaux — la route est trop dure.

— Monte, sinon tu vas courir longtemps ! ricane le sergent sur la charrette, content d'avoir enfin « sellé » ce bonhomme pour un long chemin...

Vers nous accourt un officier polonais, bouleversé :

— C'est moi qui dois partir, mon cheval a été abattu...

Mais mon sergent, cette fois, n'avait visiblement pas oublié l'ordre de son supérieur :

— Mes respects, mon capitaine, mais ce garçon, sur ordre du comte, doit transporter des bandes de mitrailleuse jusqu'aux positions bolcheviques !..

L'officier courut vers les voiturettes à deux roues de la Croix-Rouge. Elles amènent à la hâte des blessés, qu'on transfère sur des charrettes paysannes ; la cavalerie des hussards partit au galop par les terres labourées sur l'aile droite. Il fait déjà presque sombre ; j'ai peur que l'armée polonaise ne cède sous la pression avant que je puisse atteindre la colline d'où il y a une chance de filer vers Zelenohaïvka.

— « Charge ! Empile ! » m'encourage le sergent en me montrant du geste les caisses de munitions.

Sous les saules se tient un escadron de soldats à moitié décimé.

— Des traîtres : ils ont abandonné l'aile droite, explique en jurant le sergent.

Et les « traîtres » restent sous les saules, suivent des yeux la fuite précipitée des sergents et des officiers, et refusent résolument de retourner une seconde fois au front.

— Insurrection ? Des bolcheviks ?!...

me parviennent par bribes les mots d'un officier écumant ; mais, à cet instant même, des sergents d'état-major encerclent les soldats. Et sous les saules où nous sommes (j'ai déjà chargé les bandes de mitrailleuse, avec des inscriptions françaises), mon parrain d'aujourd'hui — le comte Yaromirsky — arrivait au galop, retenant son cheval.

— Monsieur le comte ! Monsieur le comte ! cria-t-on de toutes parts, en accourant vers le cheval du comte, trempé de sueur.

— « Qu'est-ce que c'est ? » me transperça la voix du comte, aiguë, presque criarde.

Et alors, je m'en souviens, au milieu du silence muet des soldats, encerclés par des sergents armés, l'un d'eux s'avança. Oui, je n'oublierai jamais cet instant, ni ses paroles.

— Je vais mourir, dit-il. Maintenant, ça m'est égal : que les bolcheviks me fusillent ou que les nôtres me fusillent... mais du front — que monsieur le colonel le sache — ce sont les sergents qui ont fui. Alors qui est le traître ?

— Traître ! Le fusiller ?!...hurlèrent les sergents. Mais ils rencontrèrent dans les yeux des soldats une haine si féroce que plus personne n'osa dire un mot.

Le soldat reprit :

— Au front, il n'y a plus d'hommes. On nous a laissés, mon colonel, sans aucune liaison. Les bolcheviks attaquent en colonnes, ils nous abattent comme du gibier... Nous étions un escadron, et il en reste...

Et il désigna de la main les survivants.

— Bolchevik !

rugit monsieur le colonel en abattant de toute la longueur de bras son nagaïka sur le soldat, comme il l'avait fait sur moi ; puis, se reprenant, il lança un ordre et dit :

— Pour la République, chien, et non pas pour les sergents ! Les sergents obéissent à l'état-major, pas à la racaille ! Qui refuse d'aller au front ?

Les soldats restèrent muets. Alors le comte fit encore une fois tourner son cheval près de l'escadron ; les dents serrées, il jeta un regard aux sergents prêts à tirer et ordonna à l'officier :

— Au front !

Le commandement retentit. Les soldats, relevant leurs têtes penchées, repartirent une seconde fois au front. Sur ma charrette, sur l'ordre du héros des petites croix, s'assit le soldat que le comte avait battu, avec sa mitrailleuse, et nous prîmes la route vers les positions bolcheviques.

J'aurais dû être satisfait — aujourd'hui, la nagaïka « d'honneur » avait passé sur moi, celle qui savait si bien renvoyer les soldats au front...

Il faisait presque tout à fait nuit. Sur la position polonaise, quelque part sur l'aile gauche, un projecteur brûle ; et dans mon cœur brûle la douleur — elle s'envole, me semble-t-il, en fusées rouges et se sème en étincelles au-dessus de Zelenohaïvka ; et le hurlement des chiens au coin de Djoulaï ne fait surgir devant mes yeux que ma mère... La tristesse sur mon cœur est comme la nielle noire sur le blé.

— Route difficile, dis-je à mon cheval ; je descends de la charrette, comme le font les anciens chez nous, et je cours dans la nuit noire à côté de la bête.

— Je ne veux pas mourir stupidement... Je ne veux pas, tu entends ?

chuchote le soldat, s'adressant à quelqu'un d'inconnu. Lui aussi, comme moi, descend de la charrette dans la descente et marche devant, trébuchant parfois sur une meule au bord du chemin.

L'œil blanc du projecteur jeta sur la route de Zelenohaïvka un ruban de lumière ; et sur la colline, là où est l'hôpital, des lueurs lointaines couvaient aux fenêtres — oh, je connais cette route !..

Mais je connais encore un grand secret, inconnu du soldat : le matin, quand criaient les coqs braillards et que le village endormi ouvrit au soleil les yeux encore lourds de ses fenêtres, alors les régiments bolcheviques, qui portaient dans leurs mains des drapeaux déchirés, qui avançaient pieds nus et presque nus sur les positions polonaises, furent renforcés par la cavalerie de combat de Kotovsky.

Toute la journée, la cavalerie avait traversé le fleuve sous le feu de l'artillerie, sur des bacs.

— À midi, me dit le soldat, des marins, torse nu, sanglés en croix de bandes de mitrailleuse, attaquaient avec un courage tel que l'armée polonaise n'a tenu que grâce aux régiments de Poznań. Vous n'entendez rien ? demande-t-il, scrutant l'obscurité de la nuit, les lointaines lumières de l'hôpital.

— Non... C'est sans doute le vent sec qui souffle après les pluies, répondis-je.

Il se tait. Et vers le front, contournant notre escadron, la cavalerie file, pressée, lançant à voix basse un bref commandement — un sifflement, dans la bouche des Polonais, pareil au froissement des terres labourées.

Sur notre aile droite, il y a un calme tel que, quand un coup part, puis un autre, on a peine à croire qu'ici une armée entière s'est embourbée dans les champs...

« Dans notre village aussi, maintenant, c'est calme », pensé-je.

Et le hurlement sourd, lointain, des chiens — qui, pour une raison inconnue, me parvient du coin brûlé de Djoulaï — me serre si violemment le cœur, jusqu'à la douleur, comme quand on a envie de pleurer, qu'il a ramené mes pensées sur le seuil de notre maison basse, pareille à un champignon sous la colline.

Je sais : mon père est sorti sur le perron — dans la maison il fait si étouffant qu'on en a la nausée ; les enfants dorment là

où ils sont tombés ; une seule, ma sœur — je la vois — est assise près de la petite veilleuse au-dessus de maman...

De nouveau, mon esprit est arraché par le visage pâle du projecteur, qui s'efforce de fendre la masse noire que la nuit a tissée aujourd'hui si mystérieusement.

— Tournez à gauche, dit le soldat, agité.

Je commence à le haïr : pourquoi tremble-t-il ? La mort ? Est-ce que, dans cette nuit stupide, ce n'est pas la même chose, si je dois mourir ?

Mes pensées brûlent, et la douleur sourde a déjà bouilli en fureur.

— Son nom, dis-je en ironisant, les historiens polonais pourront l'inscrire sous le titre commun des milliers de héros anonymes... Que la nuit d'aujourd'hui se réjouisse, quand, dans les églises de son pays, on chantera l'éternelle mémoire, quand...

« Andrii !.. »

Je me suis jeté, je me suis retourné : oui, c'était la voix de ma mère ; mais devant mes yeux coururent des regards militaires, effrayés et durs, et, très loin, au-delà des échos, de l'autre côté du Dniepr, les forêts brûlent de clarté.

Du front, des chevaux en sueur foncent à notre rencontre ; on transmet aux officiers une nouvelle brève, inquiète, comme le « krou » d'une grue avant la tempête :

— Kotovsky va attaquer...

— Kotovsky ?.. répète, je ne sais pourquoi, mon soldat.

Nous nous arrêtons. L'escadron est divisé en détachements de cinquante hommes et conduit dans la vallée, d'où montent prudemment des ordres étouffés. Mon attelage chargé de munitions — c'est ici le poste du quartier général de campagne : les téléphones bourdonnent ; quelqu'un annonce nerveusement que, sur l'aile droite, l'infanterie attaque en masse, et que, en réserve, il y a la cavalerie...

On ordonne à l'infanterie de se préparer à la rencontre.

— Une position si mauvaise... jette à terre, avec une sourde irritation, une voix autoritaire ; ces mots, me semble-t-il, s'envolent avec les canards sauvages de l'autre côté, vers Zelenohaïvka, d'où viennent un cri vif, des bribes de chansons, et le grondement sourd du vent...

— Cette racaille attaquera pour la dernière fois, cette nuit.

C'est la même voix qui demande :

— Les haïdamaks sont arrivés ?

— Oui...

— Le comte est parti au front... Le comte est parti au front... siffle quelqu'un, nerveux, dans le combiné du téléphone...

Je bourre sans espoir le filet à fourrage de chiendent, je le noue au brancard, près du cheval. Qu'il ne hennisse pas, qu'il ne souffle pas d'angoisse, mon cheval !

Les lumières de l'hôpital de Zelenohaïvka se sont éteintes. Je n'écoute plus, comme avant, la fusillade drue du front : il faut que ce soit une mort au nom de la vie, mais la vie de ma mère, je le pense, s'est consumée, et l'avenir de mes frères et de ma sœur trébuche, dans la nuit noire, vers l'inconnu...

Je ferme les yeux, et quelqu'un, d'une main de vieillard, allume une petite lampe à huile devant les icônes noires dans notre maison — comme maman l'allumait autrefois à la Pentecôte, quand l'air sentait le thym et la livèche...

Des larmes roulent doucement sur mon visage.

— Le comte est parti au front... ça bruisse. Je ne sais pas si c'est le vent, ou le téléphone.

Les chevaux hennissent, et la courte nuit d'été commence déjà à rejeter sa cape noire au-dessus des bois : aujourd'hui sera un jour d'or !

Je regarde avec une curiosité obtuse les visages bleu-blanc, endormis, des soldats — des visages de morts — et leur joie, quand ils se saluent en plaisantant : les bolcheviks ont eu peur d'attaquer ; leur armée polonaise est une armée invincible !.. J'ai envie de dire avec une vieille sentence : « Ô noblesse polonaise, quelle arrogance et quelle fanfaronnade tu portes en toi !.. »

Et mon cœur se serre quand je suis des yeux un vol de canards, assoupis, effarouchés au-delà du Dniepr, qui file vers le soleil ; et juste derrière eux — personne n'a même eu le temps de proposer de tirer — un coup de canon siffle sauvagement et frappe juste derrière nous.

La terre labourée, la steppe, le front : tout a tressailli ! Le téléphone, camouflé quelque part sous ma charrette, a chuinté :

— « Cavalerie... Kotovsky... cavalerie... »

Je bride le cheval affolé et j'ai le temps de retenir le visage familier du soldat que j'avais conduit le soir : il est à genoux près de la mitrailleuse, et ses yeux se noient à l'est, où le disque du soleil, rouge et de feu, a déjà émergé à moitié.

— Mort ! crie le soldat vers lui ; puis il plonge la tête derrière une meule et, sans écouter les ordres, tire dans les brouillards déchirés par les chevaux.

La steppe râlait, l'attaque venait ; et sur la terre, fauché par les balles, tomba le cri de la première ligne des régiments bolcheviks :

— « À Varsovie ! »

— Varsovie ! sifflaient les balles.

Mais moi, je tournai le cheval, là où deux caisses de munitions gisaient encore sur la charrette, et je partis en trombe derrière les cavaliers de l'état-major. En apercevant la cape cramoisie, ils s'arrêtèrent net : sur la position, encerclé de sergents, le comte, sur un cheval noir, bondissait...

— Mon colonel, même avec des cadavres on ne retiendra pas l'attaque, dit une voix que je connais, la tête penchée sur la crinière fougueuse du cheval.

— « Quoi ? »

Et le comte repartit au galop vers les positions, tandis que moi, avec mon cheval, les sergents nous repoussèrent de nouveau vers la ligne de feu...

— ...Cosaques ! Vous ne devez pas faire honte, devant l'armée polonaise, à la mère Ukraine...

Ce furent les dernières paroles qui me parvinrent de la vallée, là où, coiffés de bonnets aux sommets rouges, les bataillons haïdamaks se mettaient en ordre de bataille — des paroles qui me rappelèrent quelque vieille tragédie de mon peuple... Et je savais bien que les haïdamaks ne feraient pas honte à l'armée polonaise — ou peut-être, au contraire...

— Mort !!!

la steppe ne fit plus que râler ce seul mot de soldat, quand un boulet de canon éventra la porte du front.

L'attaque féroce bouillonna... La cavalerie des deux armées se heurta ; et, aussitôt, un cavalier bolchevik jaillit du brouillard, se dressa dans ses étriers sur une tranchée polonaise, visa au revolver et lâcha sept balles dans le sillage du cheval noir du comte, qui filait, le mors ensanglanté...

« Non, aujourd'hui je passerai quand même jusqu'à Zelenohaïvka ! »

mon cœur martèle d'une joie animale. Mais je ne sais déjà plus si c'est ma pensée ou non : je prends seulement le revolver sur la charrette et je le glisse calmement dans ma poche.

— Les caisses de munitions... à terre !.. Qu'il essaie maintenant, le sergent...

Je restai pétrifié un instant : le cavalier venait de fendre en deux la tête d'un sergent ; son cheval pivota sur la tranchée comme une toupie. Il trébucha sur la mitrailleuse muette,

où se tenait le soldat qui, avant le combat, avait hurlé comme un fou le mot « mort ».

— Je suis pauvre ! Ne frappe pas...

dit-il en levant la main droite au-dessus de sa tête.

— Ne pan ?! — Pas un seigneur ?!

Le cavalier jura d'une voix claire, mais la lame d'acier sanglante dans sa main s'abattit de toutes ses forces sur le canon de la mitrailleuse, et le soldat polonais, une seconde fois, cria d'horreur :

— Je suis pauvre !

— Difficile, frangin, de retenir la main... dit le cavalier d'une voix presque civile, en vacillant sur sa selle, puis il tomba à la renverse sur la terre.

De la vallée, prenant l'aile droite de l'armée polonaise, les bataillons haïdamaks partirent en contre-attaque ; l'infanterie polonaise dévala dans la vallée comme une eau trouble...

Oui, les régiments bolcheviques lançaient leur dernière offensive, et déjà des tchankas avec des mitrailleuses, grinçant de leurs roues non graissées, entraient au cœur même de l'armée polonaise — dans la zone du quartier général de campagne.

— Non, je n'amènerai pas de médecin à maman... Mort, dis-je tout haut, tandis que l'hôpital de Zelenohaïvka brûle, à cet instant, si calmement et si clairement.

C'est l'armée polonaise qui, en quittant les villages, incendie la position stratégique, pour que l'ennemi n'en profite pas !

Le toit de fer de l'hôpital se dressa, en flammes, au-dessus des peupliers, puis tout fut étouffé par le tonnerre des canons et les cris des blessés.

Moi, oublié dans la fièvre du combat par les sergents d'état-major, je reste près de mon cheval et j'attends l'instant où, enfin, l'armée polonaise décrochera du front. Cela doit arriver — je le sais — aussi sûrement que ceci : mieux vaut mourir que de rentrer maintenant chez moi sans cheval !

J'attends. Mes dents claquent au rythme fou de la bataille, et ma main tremble dans la poche, où je serre le revolver jusqu'à me casser les ongles, tant j'ai envie de tirer...

« Kotovsky a écrasé les haïdamaks... »

Je ne sais pas qui transmit au quartier général cette nouvelle terrible, mais l'armée mit le front à nu, abandonnant aux bolcheviks des mitrailleuses, des munitions, même des canons.

On descendit du cheval le comte, grièvement blessé ; on étendit une capote sur ma charrette — on posa son fusil près de sa tête — puis, le confiant à deux cavaliers, on nous poussa vers la vallée, où l'armée affolée fuyait désormais non plus en vagues, mais comme un troupeau de moutons : elle avait perdu la discipline, n'écoutait plus les ordres, ne se retournait plus...

— Varsovie !

retentissaient derrière nous les cris de la cavalerie bolchevique, qui volait vers la victoire, sabrant sur la route ceux qui portaient la capote couleur de seigle...

On ne me sabrera pas : je suis charretier réquisitionné. Et pourtant (j'ai accroché le frein sous la charrette à un clou), toute l'énergie de ma volonté n'est plus qu'une chose : me jeter sur la route du coin de Djoulaï.

— « Halte ! »

Des soldats polonais arrêtèrent mon cheval à la baïonnette ; et, aux protestations des cavaliers — je transporte le comte — ils se mirent à jurer : eux aussi, ils posèrent sur ma charrette leur camarade blessé.

Je regardai son visage : c'était le même soldat qui avait eu si peur de la mort. Le même qui avait crié : « Je suis pauvre ! »

Bah, au diable tout ça ! Soldat, comte — c'était égal pour moi : pour l'armée, je n'étais qu'un charretier réquisitionné, un morceau du village piétiné par les chevaux...

— Plus vite, gars !

siffle le cavalier d'une voix qui n'est plus la sienne, et il abat sa nagaïka le long de l'échine de mon cheval. Derrière nous, la steppe crie à pleine gorge, comme un égorgé à moitié. Et la voix de la steppe, c'est la voix de ce cavalier : il veut donner un coup de jurons à la route, il veut, en jurant contre Dieu, dire la tragédie de son armée !

Alors j'oublie une minute ma mère ; alors ma colère et ma fureur sont déchirées par une mèche de crins arrachés sur

l'échine du cheval, et moi-même, comme un chef d'armée fou de joie après la victoire, je regarde la mort dans les yeux. Oh, je sais maintenant : ne gagnera le convoi polonais que celui qui ne se retourne pas jusqu'à la forêt — celui qui est à cheval.

De mon village, quelque part sous la colline, dans les cerisiers, une mitrailleuse crétipe.

« Voilà comment les gens de Djoulaï remercient les seigneurs », traverse mon esprit ; mais le cheval trébuche sur une meule, la charrette bondit, et les yeux du comte me regardent avec haine et douleur : il veut donner un ordre aux cavaliers ; il essaie de dégager son bras blessé, de me faire comprendre qu'il faut arrêter le cheval. Alors je crie à pleine gorge :

— « Hue ! Hue ! »

Il me faut encore couvrir le bredouillement du comte en sang...

Nous approchons déjà du carrefour : une route bien roulée mène à Kyiv ; l'autre, sourde, avec deux sentiers envahis de renouée verte, mène à mon village. Je décidai que ce serait là la frontière où la parole de mon père ne devait pas s'accomplir.

Qu'au moins aujourd'hui je ne sois pas un cheval qu'on fait tirer pour emmener le fumier au champ sec d'un étranger... Qu'au moins Vasyly ne rie pas en disant que je suis parti transporter des seigneurs vers la Volhynie !..

Je retiens le cheval... Sur la colline, le combat continue ; mais l'armée polonaise ne fuit pas par la route où les

cavaliers m'ont poussé — vers le quartier général derrière le village. Elle s'échappe à travers les terres labourées, file tout droit vers la route principale, où elle sautille dans la fumée bleuâtre des coups de canon.

À l'endroit où devait être le quartier général polonais, il y a des corps — on ne sait pas s'ils sont morts ou blessés —, une cuisine de campagne brisée, et de la paille mêlée de foin, dispersée par les charrettes des paysans.

J'arrête complètement le cheval. Le comte gémit et crache une injure au visage du soldat blessé, qui est resté inconscient tout le long du chemin. L'un des cavaliers se jette avec son cheval derrière un saule : ils sont stupéfaits, le quartier général et la Croix-Rouge ont disparu on ne sait où.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? crie un cavalier affolé, en arrêtant son cheval à deux pas de ma charrette.

— Rien.

Je réponds et je tire au revolver, trois fois de suite. Il s'affaisse dans les étriers ; son cheval, l'entraînant, part au galop, fou, les rênes pendant jusqu'aux genoux, vers la steppe.

Je saisis, sous la tête du comte, son fusil — il regarde la scène de ses grands yeux, rouges de rage — mais je n'ai pas le temps pour le comte, maintenant : derrière les saules creux, voûtés de vieillesse à force de garder le village, un autre cavalier accourt au galop, attiré par les coups de feu. Mes mains tremblent. Je ne sais pas s'il reste seulement une balle dans le fusil du comte, mais la culasse en pousse une

dans le canon — alors je tire droit sur le ruban cramoisi tressé dans la crinière de ce cheval bichonné, car le cavalier s'est couché, revolver à la main, contre l'encolure.

Cette fois, je n'ai pas touché ; seulement le cavalier, happant au vent le cri victorieux de la cavalerie bolchevique, tourna son cheval vers la forêt. Deux coups de revolver claquèrent derrière moi, et l'avoine « tissa » le cavalier dans le lointain vert de la steppe.

Je lui crie des menaces à la suite ; ivre d'une grande joie de victoire, j'ai encore envie de tirer avec le fusil, mais la culasse ne donne plus de cartouches : c'était la dernière.

Je tire sur les rênes. Dans ma main droite — le revolver ; sur la charrette — le comte et le simple soldat polonais. Je traverse le village au galop, si vite que même les miens ne me reconnaissent pas au visage : ils devinent seulement au cheval.

— Où est-ce que tu emmenais une telle richesse,
Maksymovytchou ?

plaisante un paysan, appuyé au portail où une croix en bois peint est clouée.

— Il reste des seigneurs au village, ou non ? je lui demande, sans répondre.

— Moi, je ne t'aurais même pas vu si tu n'étais pas passé...

Non, comment pourrais-je me retenir — j'ai trop bouilli toute cette nuit — de ne pas envoyer ce bonhomme je ne sais où, jusqu'à la chancellerie du ciel ?..

— Il n'y en a plus ?!

— Et moi, qu'est-ce que je suis pour toi : un général polonais ?

Je fis un geste de la main — inutile d'interroger, c'était sans espoir — et l'injure, dès que le mot « maman » remonta, se figea sur mes lèvres. Je pris le chemin de la maison, au pas.

« Pourvu que je croise au moins une âme de notre coin », pensais-je. Partout, les portails étaient fermés, et tout le village dévalait la pente pour regarder la bataille... Ne passaient la tête par-dessus les portails, en demandant, que ceux à qui l'on avait pris une charrette — ou le père, ou le fils ; les gamins jaillissaient carrément dans la rue, voulaient dévisager les blessés, et l'un des plus grands, parmi eux, alla jusqu'à claquer des mains :

— Oh, un fusil ! On peut en faire un fusil à canon scié, hein ?

Je glissai le revolver dans ma poche. J'ai une tristesse telle... J'ai peur de penser à maman : on va me le dire, bientôt.

— Dépêche-toi !

crie de sa cour Vasyl. J'en fus presque heureux : c'est un parent éloigné ; si quelque chose est arrivé à la maison, ici, on le saura.

Mais je ne comprends pas son agitation. Il a ouvert le portail, pris le cheval par la longe, et lui-même fixe la route.

— Non mais tu te rends compte de comment tu roules ? commence-t-il à me gronder. La trace des seigneurs n'a même pas refroidi : ils ont retourné tout le village — « une charrette pour monsieur ! » Et toi, tu t'es tiré d'on ne sait

où, toi... Oh... alors, ils sont vivants, les seigneurs ? demanda-t-il, pâissant, tandis qu'il faisait entrer la charrette dans la grange et se mettait à enlever les roues...

Je me mis à pleurer. De l'entrée de la maison du paysan, mon frère Petro surgit, les yeux enflés de larmes. Je ne lui posai pas de question.

— Maman est morte cette nuit. Et elle pleurait, pleurait après toi — elle ne parlait pas, elle pleurait seulement. Nous, on lui disait : « Il reviendra avec le docteur », et elle a avalé une gorgée d'eau à la cuillère — elle s'est étouffée...

— Pourquoi tu jures ? Reste étendu comme une pierre, pour l'honneur ! dit Vasyl d'une voix affolée au comte. Au cri, je m'approche de la charrette : maintenant je n'ai plus ni pitié ni cœur — seulement une douleur sourde. Dans la grange, il fait demi-sombre, et les petits lapins de soleil, qui passent à travers les planches sur l'aire, aveuglent les yeux du comte...

LE COMTE. La Pologne te couvrira d'or pour moi, tu entends ? Je suis le comte Yaromirsky, commandant de la deuxième division de Poznań, tu comprends ? Et toi, qui es-tu ? Tu dois m'aider...

LE PAYSAN VASYL. Quelle âme de vipère ! Quelle bête qui a bondi ! Tu crois que c'est doux, peut-être, de rester couché sur une charrette ?!

Je ris... Cette réponse me plut, mais je me rappelai le cheval.

— Emmène-le dans les prés, qu'il se dégourdisse un peu, dis-je à Petro en lui passant la bride.

Dans la grange, maintenant, nous ne sommes plus que trois : le paysan, le comte et moi. Le soldat, quand Vasyl l'eut retourné face au soleil, était, de toute évidence, raide depuis longtemps ; ses lèvres serrées et son visage un peu vieilli, avec cette grande cicatrice dans la barbe, avaient été si « cassés » par la vie que je me rappelai malgré moi ses mots :

— « Je suis pauvre. »

— Pour ma mort... Souviens-toi : l'armée polonaise battrà les bolcheviks... Et pas seulement toi, c'est le comte qui me parle, — on brûlera le village jusqu'au dernier bout...
Donne-moi de l'eau ! commande-t-il militairement à Vasyl.

— Ah, quelle saleté ! lâche Vasyl.

Je demande au comte en polonais :

— Monsieur le colonel ne se trompe pas ?

À présent, j'ai simplement envie de parler : son destin est dans ma poche. Mais Vasyl s'énerve ; ses mains tremblantes disent pour lui : « Plus vite, qu'est-ce que tu lui fais des façons ? », quand il entend la menace de feu sortir de la bouche du blessé...

— Les bolcheviks ont couru dans le village ! chuchote la femme du paysan — ou sa fille — en refermant la petite porte.

— Ne traîne pas dans la cour, reste dans la maison ! lui crie le paysan.

...Je revois le coin de Djoulaï brûlé, j'imagine dans les plus petits détails comment maman s'est étouffée avec l'eau

avant de mourir ; alors je sors de nouveau le revolver de ma poche. Le comte geint comme un chien dans un incendie.

— Plus besoin de brûler, monsieur le colonel !

Je fais tourner le bâillet du revolver, et Vasyl agite la main :

— Ne tire pas : il est déjà prêt... Il est allé jusqu'au bout tout seul. Pouah, quelle puanteur !

Dans la grange, il fait sombre. Et dans le village (les coups se sont tus), la terre résonne sous les sabots ; des tatchankas non graissées grincent ; et des soldats de l'Armée rouge, gris, en pantalons verts jusqu'aux bandes molletières, sautent dans la cour pour boire de l'eau...

— Je m'en occuperai d'ici ce soir, me dit Vasyl en fermant la grange à clé ; puis, en maître de maison, il porte dehors un seau d'eau et le pose au milieu de la cour, comme à un mariage.

— Vous êtes fatigués, camarades ? demande-t-il à un rouge, en se frottant la moustache d'un air malin.

— Chez nous l'eau est bonne, de puits... Le pain, c'est plus dur à trouver, mais l'eau, grâce à Dieu, il y en a ! Vous ne croyez pas en Dieu ? Ce n'est pas grave...

Les mots du paysan tombent derrière moi ; je n'entends déjà plus les réponses des rouges, car je me hâte par les prés vers la maison.

Aujourd'hui, les gens entrent dans notre cour à pas feutrés. Sous l'auvent de la remise, des artisans taillent une croix de chêne ; et mon père se tient au milieu de la cour, sans sa

casquette — les bras pendants. Du foin s'est pris dans sa mèche ; le vent veut l'arracher, un brin bat et vient jusqu'à son sourcil épais, mais mon père ne veut pas aider le vent : ses mains ne se lèvent pas.

— Coupe du linge de maman pour le cercueil, papa, dit grand-mère...

C'est ma sœur — notre bergère maintenant, et la maîtresse de maison. Cette nuit, elle s'est assombrie, elle a vieilli.

— Elle n'a pas ménagé ses forces, dans sa courte vie — on peut bien en couper, dit mon père aux gens, en essuyant ses larmes d'un revers de manche.

Nous nous rencontrons près du seuil, et lui :

— Ta chance, me dit-il, en regardant la bande bleue et gonflée restée sur mon visage comme souvenir du comte, — ta chance, c'est qu'on t'a seulement arraché un morceau de chair, et que toi, au moins, tu es resté entier. Ta chance...

Une sorte de sourire amer passa sur son visage.

— Mets-y de l'eau-de-vie de bouleau.

Mon père voulut encore dire quelque chose, mais, dans la maison, quand on apprit que j'étais rentré, les femmes se mirent à gémir — les sœurs de ma mère. Et mon plus jeune frère était assis exactement au même endroit, près de la fenêtre, comme hier, quand je suis parti chercher le docteur.

Il avait déjà versé toutes ses larmes — il hoquétait. Une seule, ma sœur, gémissait avec les tantes, en pleurant à voix haute :

— Ô petite mère, où donc irons-nous t'attendre, te guetter ?..

...Je baise une dernière fois les mains mortes de ma mère, et quand, dans la maison, les lamentations retombent, une question vient vers moi — je ne sais d'où — avec insistance (j'en avais peur) : pourquoi ma mère a-t-elle serré les lèvres si fort, comme le soldat mort ?

— La mort... Ne t'inquiète pas, mon fils, me persuade une voix de vieille.

De mes yeux, les larmes tombent sans retenue sur le visage de ma mère, et moi, je sanglote sourdement...

« Mort ! » — j'entends de nouveau le cri inhumain du soldat avant le combat.

— Vous avez oublié, les enfants, de vous faire photographier au moins une fois avec votre mère, pour qu'il reste un souvenir, dit la même voix de vieille.

Je sors de la maison : on a apporté la toile pour le cercueil de maman...

Je passe dans le petit jardin potager. Je n'ai pas envie de rencontrer des gens, et, dans le jardin, il y a la menthe fraîche et la livèche, et aussi des œilletts — des fleurs pleines, comme elle les aimait, ma mère. J'en cueille quelques-uns, mais la question folle revient vers moi, pour la seconde fois : pourquoi ma mère a-t-elle serré les lèvres, comme le soldat mort ?

— Ouste !

Je jette une motte de terre sur une poule qui couve sous un groseillier à maquereau ; elle s'envole, et avec elle s'envole ma question folle.

Et de nouveau la steppe râle, la cavalerie part à l'attaque, et le soldat, devenu coq, se tient sur un tas de fumier près de la remise et crie, hors de lui :

— Mort-rrr !..

Je marche...

— Allez, écrivez sur la croix, me dit d'une voix calme l'artisan, notre voisin.

— Tout de suite.

...Le calme est venu sur moi. Mon père se tient, sans sa casquette, au milieu de la cour : son cou est anguleux, tanné, et le vent a arraché le brin de foin de sa mèche.

Je prends la craie dans mes mains, et je ne sais pas quoi écrire sur la croix au sujet de la mort de ma mère.

L'artisan me souffle :

— Et vous, Maksymovytch, simplement, sans latin : « Oksana Andriïvna Romaniouk... »

— Non, ce n'est pas possible : maman.

Mais je n'ai vraiment pas trouvé un seul mot qui puisse, sur la croix de ma mère, dire ses souffrances.

1925

Faust

Quand, à travers les siècles, s'éteindra la dernière étoile, ma pensée et ma souffrance brûleront encore, et sur la bande noire du ciel éclateront en lettres de sang les paroles prophétiques de Franko :

Mon peuple, torturé, brisé,

Pareil à un paralytique à la croisée des chemins,

Couvert du mépris des hommes comme d'une croûte !..



C'est en ton nom, Faust de Podolie, que j'écris ces lignes.
Que les générations à venir se souviennent de ton grand nom, qu'elles s'agenouillent devant tes souffrances.

Tu m'es cher, Faust, douloureusement proche. Tu ne connais pas, bien sûr, des mots aussi terribles que « tragédie nationale » — ces mots te sont étrangers, incompréhensibles. Tu es simple jusqu'à la primitivité. Car, avant ta mort — brève et terrible — tu n'as su que dessiner dans la cellule n° 12 un petit cercueil avec une croix, et gratter dessous, de l'ongle, sur le mur, ton nom et ton prénom : « Prokip Koniouchyna ». Voilà tout.

...C'était justement pendant les nuits de Noël, quand le gel martelait, qu'on transféra Koniouchyna dans notre cellule, depuis le cachot : il avait le visage gris, pareil à un Faust comme on a l'habitude d'en voir sur les scènes d'opéra.

Les lèvres de Koniouchyna étaient enflées ; il happait et avalait l'air chaud, lourd, de la cellule, et de ses mains tremblantes il faisait des gestes étranges, comme s'il allait se jeter dans un abîme...

Grand échalas de paysan, il examinait tout le monde avec méfiance, souriait doucement à chacun, murmurait quelque chose, puis, soudain, s'assit au bord des châlits et déclara à haute voix, au milieu des rires :

— Regarde, quelle histoire... Ici aussi, il y a des gens.

La cellule, je le répète, accueillit les mots de Koniouchyna par un éclat de rire : pour la première fois, décidèrent-ils tous, cet homme faisait connaissance avec la prison.

L'officier Klentsov, qui aimait effrayer de tels novices, dévisagea longuement Koniouchyna sous tous les angles, tordit ironiquement la bouche, puis l'interrogea d'un ton dur, inquisitorial :

— Bandit ?

Koniouchyna se taisait. Alors l'officier, ne retenant plus son rire, dit à tous ceux qui étaient dans la cellule, en russe :

— « On nous a amené Faust. Si on reste ici plus longtemps, on verra même Goethe... Mais dis-moi quand même, petit, pour quels péchés t'ont-ils traîné dans notre cellule, hein ? »

Koniouchyna ne se pressa pas de répondre. Il leva ses yeux fatigués vers Klentsov, le dos voûté, puis vers tout le monde, et demanda soudain à l'officier, avec une pointe de méchanceté :

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Du coin, près de la fenêtre, une basse rauque retentit :

— Voilà. Bien dit. Bravo, Faust. C'est comme ça qu'il faut répondre... Lui, il ne te demande pas pourquoi il a perdu ses galons, hein ? cracha la même voix rauque à l'adresse de Klentsov.

Klentsov répliqua avec acidité, mais personne ne le soutint. À vrai dire, à tout le monde plaisait ce nouveau surnom que Klentsov avait donné à Koniouchyna : « Faust ».

Peu importait que Koniouchyna lui-même ne comprît pas à quoi il rimait, ce surnom. De Goethe aussi, il entendait parler pour la première fois dans cette cellule. Le Faust de Podolie ne savait pas encore si l'on se moquait ici de sa grande carcasse et de sa misère, ou si l'on le soutenait vraiment contre Klentsov. Il balaya encore une fois tout le monde de ses grands yeux gris ; vit le sourire narquois sur

les lèvres de Klentsov ; mais il décida quand même, on ne sait pourquoi, qu'ils le soutenaient, lui, le Faust de Podolie.

Il sortit solennellement de sa poche une blague à tabac graisseuse, la posa sur son pantalon blanc couvert de pièces, et rit de bon cœur.

— Fumez, pour qu'à la maison ils ne se fassent pas de souci, dit-il. C'est bien chez vous, ouais... Tellement bien que je n'ai même pas de mots : il fait chaud, c'est confortable, et surtout — il y a des gens... Là où j'étais, moi...

Et il se tut brusquement.

— Je voudrais que les vipères aient un « bien » comme ça pour toujours ! jaillit du coin la même voix qui avait soutenu Koniouchyna contre Klentsov.

Faust leva les yeux, étonné : avait-il dit une bêtise ? On dirait que non... mais mieux vaut ne pas piailler : la prison, il le sait, n'aime pas trop les bavards... Alors, de loin, avec cette diplomatie particulière, propre aux paysans, il entreprit de se justifier :

— Ouais. Chez vous, je dis, c'est bien parce que... il fait chaud, il y a des châlits...

— « Chut... Comme j'ai mal. Maudit soit-il, comme j'ai mal. Sang de chien, putain... que ça s'engourdisse, bon Dieu. » (jura quelqu'un en mélangeant russe et polonais).

Un homme inconnu de Faust courait dans la cellule, en bottes de feutre (valenki). À son apparence et à son accent, on voyait que c'était un Polonais. Et il ne cessait de jurer entre ses dents, crachant sans arrêt une salive claire, maigre.

Quand monsieur Yatskivsky — c'était son nom — s'arrêta devant Faust et lui demanda de lui rouler une cigarette, Faust se mit à le conseiller avec une sincérité totale :

— Ouais... les dents ? Je connais. Il faut prendre de l'alcool fort — du premier jet — puis mouiller du tabac gris avec de la fougère et le poser sur cette dent-là... Croyez-moi, ça s'engourdit tout de suite. Je sais.

Yatskivsky se vexa :

— Quoi ? « Que ça s'engourdisse » ? Tu ferais mieux, garçon, de donner ce conseil à ton père, compris ? Tu en as un ? « Que ça s'engourdisse »...

Mais Koniouchyna, semble-t-il, n'y vit rien d'offensant : un conseil comme un autre. Il en eut même presque envie de rire : ce petit monsieur minable en bottes de feutre, et regarde — il se hérisse, se fâche, et fait les cent pas dans la cellule, d'un coin à l'autre.

Haussant les épaules, Koniouchyna fixa malgré lui ce seigneur plein de morgue.

Et il faut savoir que monsieur Yatskivsky, avec toute sa morgue, faisait la joie de la cellule entière : une confederatka (casquette polonaise), une capote autrichienne avec des aigles blancs, des moustaches prétentieuses — et de l'orgueil, de l'orgueil... Il n'y avait que l'acide Klentsov pour le faire descendre de son piédestal, en plaisantant :

— Chez monsieur Yatskivsky, disait-il très sérieusement, même un pou ne grimpe pas « gratis ». Pourquoi, me

demanderez-vous ? Parce qu'il cherche toujours les frontières historiques que les Polonais ont perdues...

Yatskivsky, bien entendu, jurait de rage à ces mots — mais peut-on arrêter Klentsov ?

— ...Monsieur Yatskivsky, poursuivait Klentsov sans prêter la moindre attention aux injures, souffre et se lamente surtout du passé brillant de Stefan Batory... Et pour ce qui est des poux, je l'ai entendu de mes propres oreilles demander à une petite blonde : « De quelle voïvodie êtes-vous, madame ? Du Belvédère ?... »

Je le répète, ce n'était qu'un détail de la vie quotidienne, indigne d'une attention sérieuse : nous nous disputions cinq ou six fois par jour dès qu'on touchait à de tels sujets. Je note ce détail seulement pour pouvoir, un jour, dessiner Klentsov comme un porteur de chauvinisme grand-impérial.

Plus tard, quand Faust dormait à côté de moi, il racontait qu'à l'aube il rêvait de vergers en fleurs blanches et de la Podolie, toute verte...

— Le printemps, disait-il, me revient souvent en rêve.

Nous interprétons ses rêves ainsi : bientôt, Faust, tu marcheras derrière la charrue ; bientôt tu herseras le champ, car si tu vois du vert en rêve, c'est clair : tu vivras. Et le village, disait-il, lui apparaissait aussi : il couvait dans la fumée, se couvrait comme d'un voile blanc de fleurs de cerisier ; et si l'on regardait mieux ce voile, il sentait, pour lui, la terre labourée, la jachère retournée. Elle sentait,

semblait-il, le fumier de l'an passé, et un oiseau criait haut dans le ciel.

— Un rêve comme ça, me disait Faust, qu'est-ce que ça doit signifier ?..

Je me souviens : je ne lui répondis pas, parce que j'écoutais avec curiosité la conversation de Malamet avec monsieur Yatskivsky :

— « Tu as mal aux dents », disait Malamet avec son fort accent. « Moi, je ne dis rien, je ne proteste pas... Que chacun ait sa maladie. Mais quand moi j'ai une colite aiguë, quand le sang coule de moi, quand... et toi, tu jures. Et moi — comment je dois faire ?.. »

— Une comédie, par Dieu, dit Faust à mon intention, avec sa sincérité paysanne. J'ai fait un rêve si joli, et eux... ils se bouffent pour la tinette...

— Debout !

Dans les couloirs sourds, les gardiens sifflent, font cliqueter leurs clés, et Storojouk, célèbre dans toute la prison, bénit d'un juron le Christ et nous tous... La cellule, encore endormie, se lève, jette en tas les paillasses dans les coins et, en toussant, se met « militairement » en deux rangs : c'était la coutume — essorer chez le détenu l'esprit de protestation, le réduire au moins à l'état de Konontchouk, qui depuis longtemps avait perdu figure humaine.

Quelques mots sur Konontchouk.

C'est un village sombre et pauvre, un village qui signe ses actes d'accusation de trois croix ; et plus tard, en prison, il

tombe à genoux dès qu'il voit un quignon de pain. La misère sur un Konontchouk est si grande, si « fertile », qu'on dirait parfois que son corps a été semé exprès de son — c'est-à-dire de poux ; un corps comme un savon grêlé...

Quand la vérification du matin est passée — toujours courte, trop « affaire » — Konontchouk s'assoit, comme dit Klentsov, pour « lire le journal » : des « blondes » se sont plantées dans sa peau, et il faut longtemps frotter son dos, ses côtes, avec sa grosse chemise paysanne, pour faire tomber ces « blondes » et les faire pleuvoir sur la planche.

Le « son » tombe — quelle misère ! Le visage de Faust se tord comme celui d'un enfant : il va éclater en sanglots, on dirait ; il soupire lourdement, secoue la tête avec tristesse et, en aidant Konontchouk, attrape une « blonde » par les pattes, la pose sur la planche et l'écrase sauvagement du soulier...

— Voilà comment il faut faire ! dit Faust. — Eh, Konontchouk, Konontchouk ! Ta « blonde », on dirait, n'est pas du Belvédère ? Tu vois, elle ne claque pas sous le soulier comme le pou de monsieur Yatskivsky. Ça, c'est un pou, on peut dire, « intellectuel », un pou de monsieur... N'est-ce pas, monsieur le lieutenant ?

Après une telle réplique — et surtout une question si brusque, si sans façon, de Faust à Klentsov — j'ai un grand doute : Faust est-il vraiment un simple semeur de sarrasin aveugle ? Qui est-il ?

Motif à travailler.

Klentsov jure en polonais (il a connu les prisons polonaises, où l'on reçoit du patronage du pain blanc, parfois du beurre, du café, et des livres — une « bibliothèque de professeur », soi-disant) et fixe Faust droit dans les yeux, avec haine et suspicion.

— Dommage, dommage, dit Klentsov, qu'on ne t'ait pas mis avec les truands... Dommage : là, l'esprit de bandit te serait passé tout de suite...

Faust rit de bon cœur.

— Les truands, qu'est-ce que ça peut me faire ? dit-il. Là-bas, partout, c'est nous, pas vous... Rencontrer un officier, et encore un officier avec son petit insigne — c'est une autre paire de manches, Klentsov. Vraiment, comment ils font, ces barbares, pour vous garder « innocent » depuis cinq mois ?... Avouez : c'est pas très civilisé, ouais...

...Qui est Faust ? Je n'ai plus aucun doute : ce n'est pas un paysan ordinaire venu du lointain Podolie.

À cet endroit, entre Faust et Klentsov, comme écrivent certains Galiciens, la bagarre de jurons commence toujours, mais aujourd'hui ils s'en sont tirés tous les deux sans elle. Klentsov eut tout de même le temps de mordre :

— Cinq mois, monsieur Faust, ce n'est pas encore la « tannée », et toi... toi, tu iras sûrement au comité agraire sauver l'indépendance... (lança-t-il en russe).

— Espèce de charogne ! lâcha Faust, bref.

Mais notre chef de cellule, sombre, toujours terrorisé par les cachots et les punitions, les coupa tous les deux d'un

juron sec et, balayant du regard tous les coins de la cellule, ordonna de se mettre en rangs — en deux lignes : une nouvelle inspection de la direction de la prison approchait, une inspection « à l'ancienne et à la nouvelle ».

On entendait de loin, bien avant que ça n'arrive à la cellule, le tintement des éperons : dzin, dzin... Des éperons de cavalerie brillants portait, comme nous le savions, le chef du corps n° 6 — un homme à la peau grêlée, au teint bleu-noiraud, cynique et insolent — Beïzer (les détenus juifs lui avaient donné un surnom : le Chien Méchant). Il regardait toujours, quand il venait dans notre cellule, en premier lieu les haillons misérables de Konontchouk ; il tordait le visage de dégoût, comme s'il avait vu un nid de vipères et non la couche de Konontchouk.

Il crachait par terre, alors que, d'après le règlement, il nous était catégoriquement interdit de cracher au sol. Beïzer promenait ses yeux secs, verdâtres, un peu comme des yeux de bétier, sur Faust ; il lui posait sans cesse une question — il n'y avait pas un seul jour où il le laisse passer dans le rang sans demander en russe :

— De quoi t'accuse-t-on ?

Nous attendions tous cette réponse avec une tension immense : pour quelle faute a-t-on enfermé ce Faust mystérieux ? Tenir trois mois dans la « cellule d'isolement », nous le savions, ce n'est pas donné à n'importe qui... Et Koniouchyna Prokip, lui, jouait — il n'y avait pas de doute — le paysan naïf de Podolie.

Nous regardions fixement — avec Beïzer — dans les yeux gris, de granit, de Faust. Là, tout au fond, était cachée une

haine et un mépris non seulement pour Beïzer, mais pour nous tous. Parfois, la haine jouait en étincelles dans ses pupilles ; alors les mains de Faust tremblaient d'indignation, mais il savait toujours se contenir : il répondait calmement — trop calmement même — par une question :

— Pour quoi ? Ouais. Pour insurrection.

Une telle réponse rendait Beïzer nerveux. Il ne pouvait retenir sa colère : il arrachait sa main de sa capote noire — drap d'officier — et, tapant du pied, l'agitait comme s'il cherchait de toutes ses forces à frapper Faust au visage...

— « Bandit, Dieu de ta mère... hein ? » hurlait Beïzer en russe, hors de lui.

Nous, les détenus, redoutions surtout cette seconde de rage : nous étions convaincus que Faust, même épuisé jusqu'au bout, répondrait au coup ; plus encore — il était prêt à mordre à la gorge...

Faust se taisait. Il ne faisait que retrousser ses dents saines, blanches, bien alignées. Et la rancune, durement marquée sur son visage de paysan, descendait jusqu'à ses lèvres sèches, jadis charnues, et s'y figeait — on aurait dit avec la salive.

Il l'avalait, esquissait un sourire de travers, et regardait le sol. Beïzer laissa Faust un instant ; sévère, inquisitorial, comme si notre sort dépendait réellement de lui, il détailla chacun de nous. Klentsov, manifestement réjoui que Faust ait reçu une telle « leçon », éclata de rire — mais Beïzer remarqua cette joie inattendue :

— « Hé, toi... comment tu t'appelles ? Pourquoi tu ricanes ? De quoi tu te réjouis ? »

Klentsov se redressa et, les dents serrées devant ce « toi » insultant, répondit avec méchanceté :

— « Un détenu, c'est aussi un être humain. Oui. »

— « Vingt-quatre heures de cachot », ordonna sourdement Beïzer.

Et Klentsov, sans tabac et sans pain, fut emmené on ne sait où, hors de la cellule. Puis Beïzer se tourna de nouveau vers Faust :

— Où est ton châlit ?

— Le troisième.

Le chef du corps examina avec attention, de tous côtés, la couche de Faust, sa besace, son linge, un torchon brodé d'un motif de « vol de grues »... Il allait déjà quitter la cellule quand, soudain, il s'accroupit et lut ce qui était griffé : « Prokip Koniouchyna », et, en dessous : « Christ est ressuscité, Halya... »

— « Christ est ressuscité », c'est aussi de toi ? demanda Beïzer avec ironie.

— Chez moi, Lui, il ne ressuscitera pas... Qu'est-ce que tu veux ? répondit Faust.

— Trois jours de cachot... sans pain. Verrouiller la couchette au mur.

Beïzer devint furieux.

— Qui a jeté un mégot ? hurla-t-il à toute la cellule.

- Tasses, verre, cuillères, couteaux... vérifier, confisquer... Pendant trois jours, relever les châlits dans la cellule, chef.
- À vos ordres, citoyen chef.
- Supprimer les colis pour la cellule pendant une semaine et... j'oubliais : pour le mégot — un jour de cachot. Pour... protestation et banditisme.

Réplique d'un petit menchevik ou d'un communiste ukrainien indépendant, pour deux sous :

- « Il y a bien eu des prisons, autrefois... Des gens y étaient assis — des gens vivants, quand même... »

Derrière la porte de notre cellule, le cliquetis mélodieux des éperons du chef du corps n° 6, Beïzer, s'éteignait quelque part dans les couloirs sourds.

Le vieux cachot où Faust avait déjà été enfermé avait vu et entendu, dans ses murs de pierre, bien des tragédies : on y devenait fou, on s'y pendait, on s'y fracassait la tête contre le mur — il y avait eu de tout ; le vieux cachot avait tout vu, tout entendu.

Il avait verdi de moisissure, de son grand âge, et des larmes humaines ; dans les coins, l'eau suintait déjà ; et l'hiver, bien sûr, elle gelait un peu, et l'on glissait sur cette fine pellicule de glace.

Faust racontait son histoire, simple, ainsi :

- Quand Beïzer, dit-il, m'a jeté dans ce trou couvert de moisissure, j'ai voulu le supplier de me faire fusiller tout de suite... Ce n'était pas le mitard, non. Réfléchis : à quoi bon

pourrir sur une souche, quand je connais ma fin mieux que Beïzer ?

— Je lui ai lancé un juron en pleine figure, et, crois-moi, ça m'a soulagé un peu... Je n'ai pas juré parce que j'aime ça, non. Il m'est arrivé quelque chose d'incompréhensible, et, jusqu'à aujourd'hui, je n'arrive pas à me l'expliquer. La tête brûlait, et la prison — imagine un peu — notre grande prison se détache du sol et s'envole, très haut, au-dessus des bois...

Et je me souviens parfaitement de ma dispute avec Beïzer : « Tu mens, comme si je lui disais. Que partout ce soit la prison, partout le cachot et la punition — tu as quand même un bon signe : il y en a déjà une qui s'est arrachée à la terre, qui vole. » Et tu sais, c'est là que j'ai commencé à rire pour la première fois. Et soudain j'ai eu peur : qu'ont-ils fait de moi en sept mois ? Cet imbécile a parlé de Faust et de légendes pour rien — je suis vivant, moi aussi, même si mon histoire vaut une légende.

...Je sais : je ne vivrai plus, je ne reviendrai plus à la vie, je crache du sang... Étrange : un poète — complètement malade, à mon avis — a écrit deux vers au cachot :

Le village aveugle se déchaîne,

Et l'Ukraine crache du sang.

Village aveugle... Ici, au cachot, j'ai ri aux paroles de l'enquêteur : ils demandent où l'on se réunissait en conseil. Où, chez qui ?

Faust appuya sa joue contre le mur froid et chuchota : « Chez ma propre sœur, vous entendez ?... » Puis il se redressa et se mit à citer un philosophe : « Dominer des esclaves, transformer chacun en automate — voilà, le plus souvent, l'intention des despotes... »

— ...Sachez-le, disait-il ensuite au mur, Prokip Koniouchyna ne sera jamais un traître. Je mourrai — des centaines, des milliers comme moi — mais jamais, jamais je ne vendrai ma sœur. Et je ne vendrai personne. Je ne serai pas Judas.

Faust pleurait... L'image de l'enquêteur Odnorogov, semblait-il, lui restait devant les yeux ; il parlait comme si c'était à lui :

— « Toi, Koniouchyna, tu es d'origine laborieuse, tu es un pauvre, tu as reçu de l'instruction, tu n'es pas, enfin, un simple Hrytsko ou un Omelko quelconque... Alors pourquoi, pourquoi, pour quelles raisons as-tu rejoint la société criminelle des "indépendantistes" ? Pourquoi as-tu pris part à l'insurrection ? » (demandait-il en russe).

Koniouchyna répondit :

— Ouais... J'y suis allé. On ne pouvait pas ne pas y aller. Parce que si on met le feu à la maison de Hrytsko et d'Omelko, c'est seulement alors qu'ils se souviendront de leurs fourches et de leur dignité, ouais... Et moi, comme vous disiez, un homme conscient, je dois consciemment regarder l'ennemi droit dans les yeux...

C'est à peu près ce qu'il avait dit, semble-t-il, et l'autre, en réponse, sourit, lui donna une bonne cigarette :

— « Fume, je t'en prie, Koniouchyna, c'est du tabac de chez nous, et dis-nous : où sont passés les tiens ? Où étaient les bandits ? »

Odnorogov pencha la tête au-dessus de la table et, à moitié assoupi, lâcha entre ses dents en russe :

— « Tu vas te faire liquider, mon petit ! Un héros ! »

Puis il leva le bras et frappa de toutes ses forces sur les dents. Faust, se souvient-on, lui mordit cette main jusqu'au sang, jusqu'à l'os — seuls les coups de crosse sauveront la vie d'Odnorogov, en ruinant celle de Faust : après cette histoire, on le tint trois mois dans ce qu'on appelait le « secteur secret ».

...Les jours passaient. Koniouchyna se mit à cracher du sang — alors on le transféra à la prison générale, dans la cellule n° 12.

— Dzin'-bom, dzin'-bom...

— Écoute, me dit Faust, ils chantent cette chanson comme s'ils buvaient leur propre tristesse... C'est vrai, hein ? Et moi, il me semble que je n'ai pas de quoi m'attrister : j'ai vécu une joie et un élan si grands que, même aujourd'hui, la tête me tourne quand je me rappelle le passé...

J'avais un cheval — Iskra (L'Étincelle). Et quand notre escadron sortait du bois — dans les crinières des chevaux, les chants fleurissaient ; les forêts vertes nous déroulaient la route, et nous étions, nous-mêmes, verts comme la forêt — si jeunes, si ardents...

Au commandement : « Cavalerie, à cheval ! » — nous nous arrachions comme une rafale, les éperons tintaient, les étriers cliquetaient, jusqu'aux fers qui frappaient — et nous filions à travers les steppes d'Ukraine ; à côté, la forêt — et, dans la forêt, la nuit marche avec des feux : alors les bois brûlaient...

Et de nouveau, on chantait une vieille chanson de prison :

On les entend marcher là-bas...

Quelque part, on emmène quelqu'un au bagne.

— Ne chantez pas ! Les chants ne refleuriront pas — jamais plus ils ne refleuriront sur la crinière de mon cheval ! Et pourtant je ne me lamenterai pas : nous mourons au nom des générations à venir.

Il s'approcha de la porte, et longtemps lut ce qui avait été griffé à l'ongle :

« Ici fut la dernière nuit... Nous sommes morts pour la liberté de notre peuple ; que celui qui entrera dans cette cellule se souvienne de nous... La terre d'Ukraine est aspergée de sang, les enfants de cette terre pourrissent dans les prisons des peuples slaves, car eux-mêmes — ils ne sont que fumier et cadavres... Des gens sans liberté, sans même désir... »

La suite était tellement graisseuse, maculée, qu'on n'y lisait plus rien. Faust resta debout, longtemps à réfléchir : il n'aurait pas dû prononcer de tels mots — la plainte des condamnés n'était pas adressée à lui.

« La dernière nuit » — voilà ce que sa mémoire retint.
Quand viendrait-elle, cette dernière nuit, pour lui,
Koniouchyna ? Épuisé, il tomba sur le lit de fer. Il ne savait
plus : était-ce un rêve, ou bien une vie qui avait vraiment
existé ? Il se rappelait...

— ...Aujourd’hui, c’est la koutia « riche », ouais... À cette époque-là je n’avais pas encore Iskra, nos chants ne fleurissaient pas au-dessus des bois. Maman se tenait près de la table, allumait la lampe devant les icônes :

« Le Saint-Soir arrive, les enfants — ne faites pas les fous !..
»

Le sol de la maison, que notre Oksanka avait enduit, brillait, et nos yeux d’enfants brillaient de joie et de bonheur...

Maman ne se fâchait pas quand le petit Yatsko tirait sa jupe en répétant :

« Le premier pâté (pirojok), maman, c’est pour moi. »

— « Bien sûr, Yatsko, pour toi... Pour qui d’autre ? Rien que pour toi ! »

Elle lui caressait la tête hérissée et l’envoyait vers papa.

Et les yeux de papa luisaient comme ceux de saint Nicolas au coin des icônes ; il installait Yatsko à sa droite, et à sa gauche — Nastoussia, et il jouait avec les deux, ouais...

Passait près d’eux Oksanka, fière. Elle était l’aînée, et la première ouvrière de maman : dans sa tresse, je me souviens, un ruban bleuissait comme une fleur de pavot...

« Quelqu’un aura une belle jeune femme », pensai-je. Et elle se retourna vers moi, rit :

— « Eh bien dis donc, notre petit monsieur, sans vous offenser, vous allez vous promener dehors, vous passez par ici... mais pour couper du bois, alors... “Que papa le fasse !” »

Elle gronda papa, le remit à sa place. Papa faisait mine de ne pas entendre ; sa tête grise fredonnait aux enfants des mots de conte :

« Nous, ce bonheur, on ne le connaîtra plus, mais il viendra, les enfants, ouais... On donnera de la terre à tous les pauvres... »

La koutia « riche » approchait, le Saint-Soir...

« Mets, Oksanka, des rubans à Nastia, noue une ceinture rouge à Yatsko. »

L'œil vigilant de Storojouk ; un visage somnolent, froissé, comme un drap chez une prostituée ; des yeux troubles ; des moustaches particulières, comme de fines petites saucisses — jaunies par la fumée de tabac ; dans les gencives de devant — deux bonnes dents de loup ; un cou roulé, épais...

Lui, Storojouk, s'incline devant Beïzer :

— « Un mollasson, on dirait... »

Storojouk rit.

Il est gai, bien sûr, dans de tels instants solennels. Il marmonne deux vers d'une chanson. (Ici, dans le texte, une lacune. — M. N.)

L'eau-de-vie donne la nausée à Storojouk ; alors il va vomir au lavabo. On lui rappelle qu'il faut se dépêcher.

La cellule. Faust prit sa besace sur les châlits, la dénoua, s'approcha de Konontchouk et dit :

— Chez vous, mon brave (mon oncle), vous vous vantiez d'avoir un fils, hein ? Mais lui ne vous apportera pas de souper ici. Prenez le mien. Ce soir, je serai votre invité.

Il se tourne vers Klentsov :

— Ne vous réjouissez pas, officier, de mon exécution... Souvenez-vous :

« Des centaines tomberont, et des milliers prendront leur place dans la lutte... »

Malamet priait Dieu. Le soir. La nuit.

Faust resta assis, immobile, pendant une heure ; il nous regardait de biais et chuchotait quelque chose, puis il se leva et demanda à monsieur Yatskivsky :

— Où est ta petite tasse, Yatskivsky (avec des aigles), hein ? Donnez-moi de l'eau !

Sa voix montait, passait au chuchotement :

— Vous entendez ? Storojouk lit les listes...

Il s'était encore penché sur le seau et buvait de l'eau, mais après ce geste — conscient, nous semblait-il — il ne revint plus à lui. Il devint fou, attrapait l'air de ses mains, comme s'il cherchait à tirer la bride d'un cheval. Il courait dans la cellule, criait :

— Cavalerie, à cheval ! Au combat !

— Les gars, quel cheval rattrapera Iskra ? Storojouk veut mon sang ? Le voilà — bois-le.

Il frappa de ses poings la porte à barreaux, se mit les mains en sang, et, à la stupéfaction de tous, commença à tracer sur le mur une grande lettre « U » (pour Ukraine). Il n'eut pas fini qu'il cria de nouveau à toute la cellule :

— Cavalerie, à cheval ! Alignez-vous, préparez-vous au combat !

Sur le seuil de la cellule se tenait Storojouk. Il prit Faust par la main ensanglantée, la serra fort, posa ses yeux troubles sur nous tous, et emmena Koniouchyna hors de la cellule — pour la dernière fois...

La cellule resta muette d'horreur.

Dans la cellule voisine, « d'étape », des étudiants — des novices encore de notre prison — chantaient :

— Réjouis-toi, ô terre : le Fils de Dieu est né...

Et Konontchouk tenait entre ses mains le morceau de pain que Faust de Podolie lui avait donné, et sanglotait...

1923

Politique



— Trois ans que je n'ai pas bu à la même table que les riches, trois ans que je n'ai pas fait la fête avec la parenté, j'ai vécu comme sur le fil d'un couteau... et aujourd'hui, voilà que j'irais chanter les chants de Noël ?.. Ça ne fait pas très correct, on dirait. Mais j'irai quand même, par dépit : je veux entendre quelle « politique » mes beaux-frères savants, avec le beau-père, vont bien pouvoir me chanter...

Chvatchka se tenait près de la table comme un garçon d'honneur à un mariage : sa casquette de travers, des gouttes d'eau sur la moustache, et sa large paume s'abattit sur le bois avec une telle force que la lumière de la lampe à pétrole vacilla dans la maison. Sa femme babillait, se réjouissait :

— Tu ne vas quand même pas boire ta charge de chef ?

Elle eut un petit rire prudent en étalant sur la table son foulard de jeune fille, noir à motifs d'épines.

— On ne va pas passer sa vie à se chamailler avec les gens et à défendre tes comités de pauvres...

continua-t-elle en lissant le bout du foulard, tout en le regardant attentivement, se disant : « Pourvu qu'il ne se fâche pas... »

Mais Moussiy Chvatchka riait :

— Oh, voilà que la douleur pour la terre de mon père se remet à gratter sous la hache ! C'est perdu à jamais, Maryana, ces six dessiatines ; mes types du Comité des paysans pauvres m'ont pris cette terre comme avec des dents ! Mais en échange, personne n'aboiera, personne, que Moussiy Chvatchka mène une politique de travers... Allez, dis-moi : qui pourra prouver que ma politique est de travers ?!

Le mot « politique » piqua Maryana : au village, on se moquait de son mari comme ça, parce qu'il collait ce mot là où il ne fallait pas... Elle agita la main :

— Tu les as servis, servis... et la gratitude ? Tu t'es fait des ennemis dans la moitié du village — voilà le mérite. Ne crains rien : quand je crevais avec les enfants pendant que toi tu fuyais avec la Commune, mon père, merci à eux, m'a donné pour une couverture trois pouds de seigle (près de cinquante kilos)...

— Oh !

Moussiy éclata de rire.

— Avec une générosité pareille, qu'elle s'effondre ! Chez un gitan tu peux encore sauter, mais chez ton propre père — non ! Pas vrai, ma fille ?

dit-il en plaisantant à Stepanidka, l'aînée, assise par terre.

— Vrai, répondit-elle à son père, après avoir regardé sa mère.

— Vrai, enchaîna Maryana, que toi, tu es bien pressée d'être fiancée.

— Elle tient ça de son père !

trancha Chvatchka, et Stepanidka, là-dessus, eut honte — et se tut.

Maryana voulait encore dire à son mari que, au village, tous les riches ne maudissaient que ceux à qui il avait découpé des terres — et que lui, Moussiy « Politique », on le ménageait : il avait laissé quelque part, dans les barbelés de Perekop, deux doigts, et si on ne le respectait pas, la tête pouvait bien s'envoler... Mais elle ne dit rien : elle avait tellement envie d'aller chez les siens !

— Au moins là-bas, chez ton père, devant tes beaux-frères, ne parle pas de ta « politique », sinon, sur un malentendu, ils te casseront la figure, le prévint-elle, émue, en attendant ce qu'il répondrait.

Alors Moussiy tendit vers la lumière de la lampe sa main gauche, où ressortaient deux petits moignons, et il dit, très sérieusement, un mot dur :

— Qu'ils n'oublient pas que « Politique » a laissé deux doigts de sa main gauche sous Perekop. Mais la droite, elle

est entière. Et pour le tir, le tsar Nicolas lui-même m'a donné une médaille !..

« Il raconte des choses bizarres », pensa-t-elle.

— Pourquoi as-tu avalé ta langue, tu ne dis rien ?

demandea Moussiy en fouettant sèchement le cheval.

Les pauvres traîneaux cahotèrent vers une lisière ; le cheval les souleva et les tira jusqu'au petit talus. Ensuite la route se déroula bien droite, semée de bandes bleues de lune, comme si quelqu'un avait étendu de la toile à blanchir. La neige grince sous les patins, et, sous les sabots du cheval, Maryana croit voir jaillir des clous de fer à cheval — étranges — argentés, bleus, dorés... Il descend bien, le cheval de Moussiy Chvatchka !

— Je pensais à Andriïan, dit Maryana en se penchant vers son mari.

— Maintenant, avec mon père, ils sont parents par alliance ; il viendra peut-être aussi chanter les chants de Noël ?..

Elle demanda cela avec une crainte inconnue, à elle-même.

— Oui, des « parents », que le diable les emporte !

répondit Moussiy en plaisantant, et ils roulèrent un moment en silence.

— Stepanidka s'est endormie, dit enfin Chvatchka, déjà hors du village. Puis il ajouta : — Eh... j'y vais comme à la honte : dis-moi, quelle fête je vais avoir, si partout ils vont siffler comme des vipères :

« La commune s'écroule, les vieux lèvent les yeux au ciel... »

Chvatchka n'y tint plus : il lâcha une insulte sale. Puis, de rage, il frappa le cheval ; celui-ci arracha ses sabots de la neige et lança les traîneaux à toute allure. Maryana se taisait.

Ils entraient déjà sur les terres des seigneurs, où se dressaient des maisons neuves encore inachevées, ensevelies sous de grands remblais de neige. L'une, plus chanceuse, s'était jeté sur le dos une sorte de toit de paille de sarrasin ; à la fenêtre, une lumière bleue — celle d'une lampe ou d'une veilleuse — vacillait, s'éteignait. Et l'autre maison, de l'autre côté de la route, offrait ses pignons nus et béait de trous noirs aux fenêtres pas encore posées.

Le cheval, arrivant au niveau de cette maison, trébucha soudain et souffla, effrayé, d'un souffle rauque. Chvatchka tira sur les rênes et le ramena en arrière — s'arrêta.

Maryana claquait des dents de peur. Moussiy, avec prudence, presque en silence, sortit son revolver de la poche — mais partout, c'était le silence de mort.

La lumière dans la maison flamba soudain : une fois, une deuxième, et une troisième — puis s'éteignit. Le cheval, lui, restait sur place et grattait la neige du sabot... Chvatchka courut un peu en avant et, se penchant sur une tache noire, cria tout à coup, à pleine voix :

— Un chat gèle ! Le pauvre, il n'a pas réussi à entrer dans la maison — et maintenant, le voilà qui « chante les Noëls » !..

Il souleva dans ses bras un chat froid, encore vivant, affolé, qui lui griffa la main, et le ramena vers le traîneau.

Maryana, bouleversée par cette rencontre, murmura :

— Jette-le au diable, là, dans la neige : quelqu'un l'a jeté exprès. Par méchanceté...

— Quelle sotte !

Chvatchka éclata de rire.

— Pourquoi il irait mourir, camarade ?..

Il posa le chat sur ses genoux, le couvrit et, en glissant le revolver dans sa poche, dit à sa femme :

— Je l'offrirai à Andriïan en échange du taureau... Imagine : il n'a toujours pas oublié la nationalisation des biens des riches !.. Hue ! cria Chvatchka en tirant sur les rênes.

Il restait encore deux milles (un peu plus de deux kilomètres) jusqu'au hameau. La nuit de Noël, forgée d'étoiles, se dressait dans la steppe, somptueuse et belle.

Quand Chvatchka reprit le chemin du hameau — là où des lumières claires et joyeuses brillaient aux fenêtres — le cheval se mit à trotter d'un pas vif. Les patins du traîneau grincèrent sur une trace fraîche laissée par quelqu'un, et seul le vent bruissait à leur rencontre... Chvatchka et Maryana approchaient de la maison du beau-père. Déjà se dessinaient, en silhouettes bleu sombre sur les congères, deux meules de paille ; des peupliers couverts de neige se tenaient comme une garde de conte, et le verger au bord de la route avait fleuri de givre, comme un lilas...

— Ils chantent les Noëls, dit Chvatchka, en ralentissant l'allure vive du cheval.

Sa voix, coupante dans le gel, fit sursauter Maryana sur le traîneau. Tout le long du chemin, elle n'avait pensé qu'à

cette rencontre avec la famille riche ; elle avait peur pour son mari — il est comme ça chez elle, au quart de tour : il ne pèse pas ses mots, et il s'emporte...

— Moussiy, je t'en supplie, dit-elle quand ils approchaient de la cour de son père, — ne te dispute pas avec eux à cause de ta « politique ». Devant les gens, passe encore, mais ici...

— Qu'est-ce que tu crains ? répondit Chvatchka, vexé.

— Je suis un gamin, peut-être ? Je ne sais pas où parler et où me taire ?!

— Pourquoi tu te fâches déjà ? dit doucement Maryana, et des larmes brillèrent dans ses yeux ; une larme, comme roulée par le gel depuis une fenêtre, tomba sans bruit sur les genoux de son mari.

— Jette ce diable !

Et elle saisit la fourrure du chat, qui s'était déjà tout raidi de froid sur les genoux de Moussiy ; lui, sans un mot, le secoua de ses jambes sur la neige bleue.

— Autorisez-vous les chanteurs ? cria Maryana vers une grande silhouette d'homme qui sortait de la maison.

Quelqu'un, d'une voix rauque, donna sa bénédiction, ouvrit la porte cochère et, quand les traîneaux de Moussiy : Chvatchka s'arrêtèrent près des meules de paille, dit :

— Quel froid, Moussiy Stepanovytch — ça brûle ! Les chanteurs n'ont pas eu de chance cette année... Et puis, le pouvoir soviétique, lui, ne reconnaît pas les chants de Noël !..

Moussiy, en silence, dételait le cheval, le couvrait d'une vieille capote ; et Maryana, sur le seuil, était accueillie par sa mère :

— Tu fais la fière, ma fille, comme si tu vivais au-delà des mers... Et ici, toute la parenté est réunie : on chante les Noëls.

Maryana se mit à pleurer et, se ressaisissant, essuya ses larmes — le visage de la jeune femme, rougi par le gel, jouait de pommes rouges sur les joues ; ses lèvres fines étaient serrées, et un collier pendait sur sa poitrine pleine. Elle attendait Moussiy dans l'entrée : entrer seule dans la maison, sans son mari, ça lui semblait gauche.

Ô, la colline escarpée bourdonnait...

Saint-Soir, bonsoir...

Dans la maison, on chantait ; on était encore sobres, et les voix des femmes bourdonnaient avec pudeur — personne ne chantait à pleine gorge. Ainsi, sur une seule note, le chant de Noël de la « montagne escarpée » semée d'herbe soyeuse se mit à bourdonner, et, quand les Chvatchka franchirent le seuil, il s'éteignit.

— Voilà qui est bien, dit de derrière la table Andriïan, assis près du père de Maryana.

— Voilà qui est bien... Moussiy Stepanovytch va vous apprendre à chanter les Noëls « à la soviétique » !..

Et, avec un sourire malin, il fit un clin d'œil aux femmes qui chantaient. Les invités tournèrent la tête vers la porte ; les

femmes fixèrent Maryana ; et les hommes saluèrent Moussiy d'un air sévère.

— Dieu nous a donné une fête — que ce soit la fête pour tous, répétait la mère à Maryana, comme pour l'excuser devant la famille. Et Moussiy, elle l'appelait son cher gendre, pour éviter une querelle ; d'un pan de son corsage, elle balaya une place sur le banc — invitait sa fille et son gendre à s'asseoir à table.

Sur les tables, dans de grandes assiettes peintes, la nourriture était dressée : deux grosses saucisses reposaient encore intactes dans des écuelles, et l'eau-de-vie maison, infusée au citron, d'un jaune grisâtre — si trouble — occupait les places les plus honorables.

La maison était pleine d'invités : quatre gendres avec leurs femmes, les sœurs de Maryana, étaient déjà assis ; Andriïan Kouchniar — parent par alliance des parents — se tenait près de son fils et occupait le coin d'honneur, près des icônes : il faut dire que Kouchniar était ici le plus riche de tous. Les parrains, et la parenté proche ou lointaine, avaient place à la table de Moussiy, et s'étonnaient qu'un communiste aussi acharné que Chvatchka soit venu chez son beau-père pour chanter les Noëls !

— Que Dieu vous donne aussi du blé qui pousse, et des enfants qui marchent dignement parmi les gens ! dit la mère à Maryana en lui tendant un petit verre.

Maryana but ; la mère remplit un second verre pour Chvatchka et dit :

— Même si, pour toi, mon fils, on m'a cassé une côte, mon sang est avec toi, et dans la famille, finalement, nous sommes tous égaux...

Elle balaya les invités du regard — tous se taisaient. Kouchniar sourit dans sa moustache noire ; et quand Chvatchka eut bu avec sa belle-mère, et que la vieille eut encore lancé sous le plafond une giclée d'eau-de-vie qu'elle n'avait pas finie (selon la coutume), il s'écria :

— Hé, ça ne va pas comme ça ! La belle-mère taquine le gendre, et nous, on regarde nos verres vides !

Alors tout le monde se mit à parler plus gaiement ; les petits verres tintèrent, et une étudiante — la fille de la sœur aînée de Maryana — s'avança fièrement vers la table de Chvatchka, salua.

— On m'a virée de l'université pour « koulakisme » — un idiotisme ! Neuf ans dépensés pour le lycée, et voilà : fille de koulak !

— Épouse un communiste — on ne te virera pas ! cria Kouchniar de loin.

— Qu'elle essaye, et je la fume hors de la maison avec ses chiffons, dit fièrement le père de l'étudiante, un homme massif, le visage bouffi.

Chvatchka, après avoir vidé un troisième petit verre « pour se donner du courage », ne tint plus :

— C'est tout simple, ma petite : telle est la politique bolchevique — autrefois, les riches faisaient des études ; que les pauvres aussi rattrapent un peu de savoir !

- Pfou, quelle politique, là-dedans ?.. fit Kouchniar.
- Vous avez raison, Halyna Dmytrivna ! C'est de l'idiotisme, pas de la politique !..

Tout le monde éclata de rire aux mots de Kouchniar. Chvatchka voulut se lever de table, quitter cette visite, mais Maryana l'apaisa, le persuada de ne pas partir sous les rires et les commérages des invités.

Ô, quel est donc ce corbeau...

entonna d'un soprano mince une jeune femme, et Kouchniar récita la suite des paroles — on ne chantait pas cette chanson, parce que c'était le Saint-Soir : ce n'est pas convenable, ce genre de chants.

À la surprise générale, on pressait l'étudiante de chanter quelque chose en ukrainien. La fille riait, mais la vieille Kouchnyrykha, se redressant à table, dit avec fierté :

- Chante-moi « L'Ukraine », que je pense au moins à mon fils, que la Commune a tué pour Petlioura...

L'étudiante rougit, baissa les yeux, jeta un regard de biais vers la table où Chvatchka, silencieux et sombre, était assis — et elle ne chanta pas.

- Ma chère parenté ! Ma commère (co-belle-mère) !
cria la mère de Maryana à Kouchnyrykha.
- On a frappé la Commune, elle a frappé aussi — n'en parlons pas ; et au Saint-Soir, pas besoin de faire une scène...

— Je ne fais pas de scène, ma commère. Je demande à votre petite-fille : qu'elle me chante « L'Ukraine »...

Et Kouchnyrykha se mit à pleurer.

Les invités la calmèrent ; son fils la réprimanda sèchement, et tout, semblait-il, redevint comme avant. Les femmes reprirent les chants de Noël, louant l'hospitalité du maître et de la maîtresse de maison, glorifiant le Christ — petit enfant — et la maison bourdonnait de joie pour cet enfant.

Maryana était assise sur des aiguilles ; ses sœurs l'avaient saluée froidement, et la plus jeune — mariée au fils de Kouchniar — montra du doigt son foulard, comme pour dire : « Ça vient d'un grenier étranger — un foulard payé de larmes. » Et Maryana en avait si mal, si mal, qu'elle peinait à avaler sa salive — elle avait peur d'éclater en sanglots.

— ...Allez, n'aie pas peur, sotte, chante ! dit le père à l'étudiante.

Elle rejeta en arrière ses nattes bouclées, coupées court, de son petit front et, frappant la terre battue de ses souliers fins, de travail bourgeois, elle lança aux invités :

— Et si on chantait : « Mettez la nappe, dressez la table », vous connaissez ? Les étudiants adorent ce chant populaire dans les soirées, ils en raffolent...

— L'« Internationale » aussi, ils la beuglent comme des taureaux !

lâcha, de rage, Kouchniar, puis il dit au beau-père, au père de Maryana :

- Je les ai entendus dans le train, quand ils allaient aux fêtes de Noël : de la racaille, mon cher, pas des gens ! Ça s'écrit « étudiant », et ça se prononce « mendiant ».
- Et c'est vrai, Moussiy Stepanovytch, que la Commune autorise déjà le commerce ?
- Elle l'autorise, répondit-il, mécontent.
- C'est déjà la loi, poursuivit Kouchniar, fort, — y en a une : t'as pas le droit de toucher à la propriété — oh !

La nouvelle, lâchée par Kouchniar, intéressa tout le monde, et aucun des invités ne pensa plus à chanter. L'étudiante avait déjà ouvert la bouche — ses belles dents, blanches comme des cerneaux de noix — et resta figée ; puis, se ressaisissant, elle se lécha les lèvres et s'assit près de Chvatchka.

- Mon oncle va me faire un certificat de « paysan pauvre », hein ? demanda-t-elle à Moussiy.
- Et mon oncle va en prison, d'après toi ? répondit Chvatchka, à contre-temps.

L'étudiante fit « pff ».

— Voilà, Moussiy Stepanovytch, reprit Kouchniar à travers la table, — c'est la quatrième année depuis que vous avez pris mon taureau pour la Commune — merci bien — et moi, je n'ai pas oublié. Je mourrai, je n'oublierai pas : du pillage...

— Moi, je voulais vous offrir un chat aujourd'hui pour ce taureau, mais il a crevé en route ! C'était un beau chat...

- T'es encore jeune pour me répondre comme ça...
- Et comment faut répondre, alors ? En rampant, c'est ça ?

La querelle allait bouillir d'un instant à l'autre. Chvatchka était assis, livide ; sa main gauche, avec ses moignons, tremblait ; ses yeux, brouillés, erraient dans les coins de la maison. Maryana n'était plus près de lui — sa jeune sœur, la femme du fils Kouchniar, lui reprochait quelque chose.

Chvatchka se leva de table en chancelant et sortit dehors, sans bruit.

C'était une nuit sourde. Les étoiles semblaient gonflées — pleines, pleines — et la lune, en demi-cercle rouge, tournée au vent, était cerclée d'un halo ; toute la cour, jusque très loin, là-bas dans les champs, tourbillonnait de neige...

« Ça souffle à la tourmente », pensa mollement Chvatchka, et il alla vers l'écurie. Le seau d'avoine de son cheval était tombé par terre ; il chercha longtemps dans le noir, et quand il le trouva, repoussé à coups de sabots sous la mangeoire, il gronda le cheval :

— Quelle andouille ! Tu vas avoir faim, maintenant ?..

Le cheval hennit en frappant le plancher de ses sabots.

— Tiens, tiens... marmonnait Chvatchka en remettant le seau sur la tête du cheval.

— Mange un peu, et puis on rentre. Qu'ils sifflent tant qu'ils veulent, ces serpents ! Notre « politique », mon frère, ne leur plaît pas ! Comme ils se sont réjouis : le commerce est autorisé... et Kouchniar a déjà tendu les pattes — il veut de la terre... J'aimerais t'en mettre sur la poitrine, saleté !

Le cheval croquait l'avoine ; quelque part, un cochon ronflait dans la porcherie chaude. Chvatchka resta un moment à écouter : ça dort, et comme ça dort bien !

Il retourna vers la maison ; sa tête se balançait — il avait bu, et il buvait rarement de la vodka.

Près de la porte de l'entrée, il se rappela soudain l'étudiante, éclata de rire, puis, pour la deuxième fois de la journée, lâcha une insulte bien sale :

— Salauds !... « Donnez-moi, mon oncle, un certificat de paysan pauvre... » Comme si je vendais des certificats de pauvreté !..

...La maison chantait. Les chants de Noël se mêlaient à des chansons sur cette riche lignée glorieuse, sur des tonneaux de vin, sur des bœufs aux cornes raides — l'eau-de-vie avait enivré la chanson, et elle sonnait avec insolence contre les vitres...

« Réjouis-toi, Chvatchka, pensait Moussiy, réjouis-toi : c'est le Saint-Soir ! Dans le village, il y en a qui n'ont fait aujourd'hui qu'épaissir leur bortch avec un bout de lard — pas des saucisses empilées en montagne ! Et Kouchniar, comme une vipère, il tourne sa langue... »

Il déboutonna un bouton de sa chemise bleue ; en dessous apparut le plastron blanc, brodé de fils rouge et jaune. Puis, le visage dur, résolu, il rentra dans la maison.

— Il ne veut pas rentrer la queue, ce chien, et pourtant il va bien falloir la rentrer, tombèrent, à travers le seuil, des paroles lancées vers Chvatchka, et tous les invités éclatèrent de rire.

- Ce n'est plus la bonne politique, maintenant...
- Nu il était, nu il est resté...
- Ne t'en prends pas à eux, mon fils, aux Kouchniar, accourut dire la belle-mère à Chvatchka.
- Que la colère s'en aille avec l'eau, pas besoin de querelle, pas besoin...
- Je n'embête personne, maman, répondit Chvatchka d'une voix forte, pour que tous entendent.
- Je suis pauvre, mais lui, il ne nourrit pas mes enfants ! Qu'il donc...

Chvatchka lança un regard furieux à Kouchniar.

- Moi, je ne nourris pas, cria Kouchniar, — ce sont les gens, mon frère, qui nourrissent !
- Et qui donc a donné des betteraves à Maryana au printemps ? dit, satisfait, le père de l'étudiante, en se renversant sur le banc.

Saint-Soir, bonsoir...

chantaient les femmes de leurs voix sincères.

Kouchniar fit un geste de la main, et la chanson s'éteignit, comme si on avait fermé des bouches. Maryana courut au milieu de la maison ; des larmes tombaient sur la terre battue.

— Moi, Dmytro, pour ces betteraves, j'y ai usé mes yeux, comme j'ai brodé à ta fille (elle montra l'étudiante du doigt)

une chemise ukrainienne — et toi, tu me fais honte devant toute la famille. C'est quoi, cette gratitude ?!

— Vous avez pris de l'argent, tante, faut travailler en retour...

lâcha l'étudiante dans le silence figé.

— Tu mens, fille de ton père : je t'ai brodé cette chemise pour des betteraves, pas pour de l'argent. Ta mère n'a pas voulu en prendre chez moi... Je dis vrai, hein ?!

— Quelle vérité, là-dedans ?..

On haussait les épaules, on riait doucement.

Chvatchka se tenait près du chambranle, à côté de sa belle-mère ; il était livide, presque bleu — seule sa main gauche tremblait : Chvatchka était contusionné (depuis la guerre).

Et Kouchniar se leva de table.

— Toi, comme ce roi Hérode, tu as tué des gens quelque part ; tu as laissé ta femme et tes enfants à ton beau-père, à sa charge, et toi, tu as filé « sauver la Commune » !..

— Continue. Dis tout, dit Chvatchka d'une voix sourde.

— Tout ? Et quand tu es revenu du front contre Wrangel, qui a commencé à partager la terre au village, sinon toi ? Ce n'est pas toi qui as pris six dessiatines à ton beau-père pour les distribuer à des diables, à n'importe qui ?!

— Moi.

— Ah ! Alors remerciez-le, inclinez-vous...

Les yeux de Kouchniar se remplirent de sang. Le couteau, dans sa main, frappait une écuelle au rythme de son discours, et tous les invités restaient assis, muets et sombres...

— Beau-frère, à quoi bon tout ça ? réussit à dire la belle-mère, près de Chvatchka ; mais sa voix fut coupée net, insolente, par le fils de Kouchniar :

— Ce ne sont pas vos affaires, maman. Arrangez votre jupe et asseyez-vous...

Tout à coup, autour de la table, on s'agita ; quelqu'un cria :

— Qu'est-ce que vous faites ?!

Chvatchka porta un geste brusque de sa main droite vers sa poche, et le fils de Kouchniar, debout sous la grande lampe à huile suspendue, éteignit la lumière.

Dans la maison éclata le cri sauvage, fou, de Maryana :

— Mes parents chéris, ne me laissez pas orpheline, ne tuez pas...

Mais ses mots furent couverts par une bouteille brisée contre le chambranle, un coup de feu quelque part dans l'entrée, et un gargouillis rauque, comme celui d'un taureau qu'on égorgé...

— Il tire, le salaud !

gronda dans l'obscurité la voix du vieux Kouchniar, et toutes les femmes se tassèrent derrière les tables. L'étudiante, elle, hurlait :

— Par terre ! Par terre !..

Mais il n'y eut plus d'autres coups de feu.

...Chvatchka gisait dans l'entrée, sur le dos, lourd comme un sanglier ; un gros pieu (morceau rouge?) fiché entre ses épaules se dressait — il râlait encore, et longtemps il serra et desserra les doigts de sa main droite.

Un silence affolé, remuant. Quelqu'un craqua une allumette.

Maryana était évanouie ; son foulard à motifs d'épines (de prunellier) lui couvrait les yeux, et son corps se heurtait à la terre battue — elle sanglotait (en convulsion?), et sa chemise, avec la dentelle au bas, s'était retroussée jusqu'à sa chair nue.

Kouchniar jeta un regard effrayé à Maryana, ses yeux couraient, et il chuchotait :

— Rien... Ivre. Une bagarre d'ivrognes, « collective » — c'est tout. C'est comme ça qu'il faut dire.

1926

Contre les dieux d'or

Nouvelle



Voilà déjà trois jours que les canons mugissent au-dessus des abords de Medvyn ; l'artillerie ennemie aboie et ricane — et à chaque détonation montent vers le ciel des traînées de flammes rouge sang, jaillies des maisons paysannes...

Le village brûle.

Et non loin de là, sur les collines de Hordiienko, le combat fait rage : vieux et jeunes sont sortis du village à la rencontre de l'ennemi indésirable...

La volonté paysanne rouge se bat, meurt sur ses petits lopins, au bord des champs, mais défend de ses corps, de son sang, ses foyers contre l'armée des « dieux d'or ».

La bataille bouillonne, brûlante, lavée d'un sang rouge...

— Et les nôtres ? Regarde, Paraska, Tchoubatenko : « Derrière moi, en avant ! »

— Ta-ta-ta !..

La mitrailleuse battit des ailes de mort, et de la tranchée :

— Hourra, gloi-re-e-e !

— Les gars, tranchez et frappez !

— Donne la mitrailleuse ! Senka !

Et il vole... Sa mèche, comme une crinière sur un cheval noir, se peigne en plein élan sous le vent ; dans ses yeux, le fer se trempe avec le sang — et la peau hâlée, l'écume aux lèvres, se couvre de poussière, noircit... Senka, le mitrailleur, vole dans une poussière ensoleillée et arrose d'une main sûre les rangs ennemis...

Et la bataille bout... Déjà ils y vont, avec des fourches, des haches ; et l'ennemi — muraille, masse compacte — pousse pour briser les rangs paysans...

— Un petit drapeau noir a filé sur le Chemin des Cosaques...

— Ça tire depuis la batterie !..

— Avec les fourches, sur la route !

La poussière grise fut traversée par le siflement des balles, retomba en couche noire sur les visages...

— À coups de crosse, sale vipère !

Sous le soleil, le sarrasin, accablé, trembla sur ses tiges — chancela en arrière :

— Aï !

Le feu jaillit, étincelle ; et dans la fumée, tels des spectres noirs, les peupliers se dessinent au-dessus du village, couverts de cendre. Une jaune, longue vipère de foudre fendit la fumée et...

— Tsou-ou-ï... tsouv-ouiï...

chantent les balles, et la poussière éclate sur les collines.

— Les Youchkovtsi se replient et... il n'y a plus de balles... et...

Alors, d'une voix terrible, résolue, Tchoubatenko cria aux paysans :

— Pour nos maisons brûlées, pour le sang de nos frères et pour notre liberté — en avant !..

Une force inconnue rugit bestialement dans les poitrines paysannes, leva la vengeance à travers la steppe — et ils partirent : ils aspergèrent le sarrasin blanc, doux comme le miel, de sang brûlant ; ils embrassèrent une dernière fois les collines et...

Le soleil, étonné, s'arrêta : les ennemis vacillèrent !

— Gloire, gloire ! roula l'écho dans les ravins et les vallées.

— Tchoubatenko n'est plus...

Et une ombre, en croix, se coucha sur le sarrasin...

— Tsou-ou-ï... tsouv-ouiï...

chantent les balles, et la poussière éclate sur les collines...

— Hé, les gars, par le blé jusqu'à la route : l'ennemi nous contourne !

Et les combattants coururent vers la route. Derrière eux, Senka, le mitrailleur : il bondit sur la crête, engagea une bande neuve dans la mitrailleuse, et puis...

— Oh, qui est-ce qui vise si diablement bien ?..

Il tomba près de la mitrailleuse. Le sang rouge de Senka se répandit sur le blé piétiné et, brûlant, brûlant, coula le long des tiges jusqu'à la terre sèche...

Les villages se mirent à pleurer... On n'entend même plus la voix du canon : loin, très loin, l'armée des « dieux d'or » s'était retirée, et à la place des combats brûlants de la volonté paysanne ne restait qu'une ruine noire, trempée de larmes comme d'une pluie...

Et alors : le soleil dora les nuages sombres à l'ouest, y noya la pourpre rouge — comme on noie un chagrin — dans l'étang, puis l'étendit au-dessus du brasier... Regardez...

Noire, calcinée, une vieille charrue, dans la grange, s'était dressée sur les chevrons comme une mère au-dessus de ses enfants ; et près de la cave, là-bas, à l'endroit où dansent les flèches dorées du soleil, quelqu'un se tordait les mains et, dans la douleur, murmurait tout bas, tout bas — au ciel ou à soi-même :

— Je rampais à vos pieds, j'embrassais vos mains, vos bottes... Parents chéris, ne brûlez pas... l'automne arrive... vous êtes des hommes, et ça — no-on...

Des rues entières ont été fauchées par le feu, comme par une faux. Des maisons noires, effondrées, des appentis édentés, tout le bien amassé au fil des siècles — et dans la cendre, le malheur d'une mère couve encore...

— Sur les collines de Hordiienko... des fils sont tombés au combat pour la liberté !

Qui comprendra leur deuil éternel, leur chagrin ? Qui regardera dans leurs âmes consumées ?..

Seul le vent arrache le sable roussi mêlé de cendre, le jette sur un vieux manteau déchiré, le jette — puis s'arrête, écoute.

Dans ce vieux manteau déchiré, au milieu de la cour, se tenait la mère de Senka, le mitrailleur :

— Tout a brûlé. Trois petits enfants, comme des souriceaux... Et l'aîné aussi, on l'a tué...

— Le blé est piétiné, il demande la faucille, et eux, ils l'arroSENT de sang...

« Dans le champ, le seigle est piétiné par les sabots... »

— Hi-hi !

— Ma fille, Parassia, tu vois — au bord du champ, Senka avec sa mitrailleuse ?

— Oh, il est avec nous, là, tout de suite... seulement, la nuit, quand une colombe passe près de la grange : « maman, maman » !

— Le seigle est piétiné par les sabots...

— Il a noirci comme une braise... Et il était si beau, si jeune... C'est toi, Paraska, ma belle-fille ?

— On moissonnera le blé, comme de l'or, on dressera les gerbes... comme de l'or, dresser les gerbes... parce que les moineaux boivent...

Derrière la clôture, une ombre grise — le grand-père Andriï — écoutait, écoutait et pleurait :

— Elle s'est perdue, la pauvre, de chagrin... Elle se débat comme une mouette, la poitrine contre... Oh, encore :

« Ce ne sont pas des étoiles dans le ciel : c'est le malheur ! »

Elle enlaça de ses bras le poteau brûlé du portail et, d'une voix terrible, inhumaine, se mit à chanter près des enfants :

« Ô petit pigeon tout gris,

Dis-moi, dis-le-moi :

Où est mon fils, mon tout jeune fils ?.. »

Et elle se tut, pétrifiée, muette.

Le vent souffla doucement, puis se calma, écouta le chagrin de la mère — et l'on eût dit qu'il pleurait lui aussi au-dessus du blé piétiné par les chevaux...

1920

Ombres du soir



Par des colonnes de feu, le soleil étaya la colline de Divytch-Hora (la Montagne des Jeunes Filles)...

En pièces d'argent et d'or, il se répandit tendrement sur les vagues rêveuses du Dniepr, s'embrasra de millions de lueurs, joua en éclaboussures et, comme une poupée, embrassa le bateau à vapeur bleu et blanc ; puis il sourit aux prés verts, vers les saules en broussailles, et, timidement, comme une jeune fille, se cacha derrière les arbres.

Et longtemps encore une bande argentée blanchit sous les roues du bateau : elle se renverse en écume blanche, bruisse au rythme du vent, les pales de la roue s'animent, clapotent comme un gros poisson — puis il ne reste plus qu'à entendre la machine siffler, tressauter, jeter des étincelles dans le ciel étoilé...

Et sur les vagues s'étire une conversation :

— Les steppes se sont remises à bourdonner... La moisson, hein...

La fille vive du père : à l'aube à peine ça pointe, et Lioubka est déjà :

— Bonjour !

Elle file en faisant voler l'ourlet, fait claquer sa jupe, et dans les yeux : « Je suis la maîtresse de maison, je ne dors pas assez, et jusqu'aux étoiles je veille au travail... »

— T'as vu... Et tu vas où, comme ça ?!

— À Kypiatche (l'Eau Bouillante)...

Un gourdin à la ceinture, la faufile sous le bras, et elle traverse la rue comme une balle.

— Aux Bili Hory (Montagnes Blanches), à ce qu'on raconte, ils en ont empilé des morts, tout noir : les chiens, comme des loups, traînent des têtes dans les seigles, courrent par les villages en meute, et tout le monde est dans les bois, comme au temps de la Haïdamatchchyna — féroce, terrible...

— Tu sais pas ?

— La fille-mère de Pouhatchov. Ouh... Elle commandait la rue quand elle était jeune — elle a eu un enfant ; et maintenant elle est mariée, oui, mais son mari n'est pas très présentable...

À la poupe, Motria Pouhatchykhà était assise avec un marin ; d'un air sombre elle faisait courir entre ses doigts ses perles d'ambre, jouait avec le ruban noir sur l'épaule du marin, et tout bas :

— Oh, malheur, malheur ! Il n'y a que moi qui le connais... Tu me croiras, — s'emportait Motria, — je suis couchée avec mon Antochylo, pas peigné, et voilà que ça me soulève, je vais vomir...

...Pouah, sale âme, maudite...

...Et ça rampe, tu comprends ? Il montre ses crocs noir et jaune et, comme une vipère, il ricane et il avance en rampant. J'ai voulu tuer, Iachka... Peur, tu crois ? No-on.

C'est juste que je ne veux pas. Mais maintenant, Iacha, Dieu nous a donné l'insurrection : comme je suis contente, comme je suis contente — je ne peux pas te dire... si Dieu veut, ça va le balayer... Hein, le balayer ?...

Iachka, vulgairement, enlaçait Motria par la taille et, grossier, satisfait, traînait :

— Balayera... tout le monde, il balayera, tu piges ?..

Il montra les dents dans un rictus.

— Allez, viens ; tu trembles déjà comme une feuille, hein ?

— dit-il sèchement, rudement, et il lui pinça la jambe.

Motria plissa les yeux, plongea son regard dans le sien, secoua sa jupe et sourit de travers, d'un sourire rusé...

— Et on prend les affaires ?

— Évidemment.

Elle s'arrêta près de l'ouverture de la poupe et demanda :

— Iacha, tu m'aimes encore un peu maintenant, comme avant ?

— Idiotte. Je te dis : on y va ! Ah, j'aime pas m'attendrir !

— Non, Iachka, moi rien... Comme ça. Et on arrivera tôt à Tcherkassy ?

— Arrête de faire la mijaurée, tout de suite...

Les yeux d'Iachka brillèrent, prêts à la grossièreté, mais une lueur de désir y passa, et, s'étirant, il se mit à chanter gaiement :

Comme c'était bon —

Dans le jardin vert...

— Et Motia ?

Elle lui tendit sa besace en silence et, avec grâce, relevant sa fine jupe mouchetée, descendit à la suite d'Iachka...

Et derrière eux descendirent aussi sur la terre les ombres bleues du soir ; les roues clapotaient au rythme du vent — « les combats acharnés ont grondé, les combats acharnés ont grondé », et les rives — riaient...

Vous y croirez ?

Elles riaient.

1921

Le rêve fleuri

Dédicace : à **M. K. Zankovetska**



J'ai rêvé...

À la surface d'une vague, parmi les marronniers dorés,
surgissait mon amour d'enfance, traversé de soleil — et, si
belle, si douce réminiscence, il entonnait une chanson de
noces :

*Ô, tu dormiras, ma mère, d'un sommeil
tranquille...*

Et, aux lisières, dans les bas-côtés des champs, des mots se
mirent à flotter :

— Enfant, où sont tes rêves d'or, où sont les chevaux de feu et les mots de fer, frappés comme à la monnaie ?..

Et puis, plus rien que la steppe grise, seulement un rêve encore tout mouillé de rosée, tout fleuri...

...Devant avançait une vache couleur paille, avec une étoile au front ; sur sa corne droite, deux gousses de pois et un peu de terre près du front, comme un tourbillon dans les cheveux d'un garçon ébouriffé ; derrière elle — sept vaches avec leurs veaux, et la paille entre elles comme un ataman... Et derrière, sur le chaume — cinq petites filles et deux garçons ; les filles portent dans leurs mains de larges fleurs faites d'épis de blé à moustaches, et, au bord de ces fleurs, de petites clochettes bleues dorment ; seuls les garçons portent chacun une besace de pois, crient d'une voix grave après le bétail et, à coups de bâton, ramènent la poussière sur la route...

Les filles chantent, doucement d'abord, puis plus fort ; et quand elles rattraperont le troupeau pour le pousser vers le village, elles chanteront à pleine voix — puis se tairont.

Seule Olinka la frisée arracha de sa fleur un coquelicot rouge et en éparpilla les pétales sur la route, en disant :

« *Qu'il y en ait pour la moisson,*

Qu'il y en ait pour la moisson... »

La moisson... La besace de pois cligna de l'œil, éclata de rire, trébucha sur le chaume — aïe, aïe... et mes petits bergers s'affaissèrent dans la poussière...

J'ai rêvé :

Olinka la frisée — mon amour d'enfance.

Le soir, quand les étoiles s'embrassent, je voulais, enfant, attraper la lune avec un licol bleu et l'abreuver au puits de mon amour ; et mon puits, alors, fleurissait sous les fleurs de pommier...

Et je ne l'ai pas attrapée !..

...Sur la steppe, des étendards, à la place des vaches, se mirent à flotter ; des chevaux noirs, sur le seigle vert, durcirent leurs sabots comme de l'acier, labourèrent, tracèrent des sillons — et ils labourèrent mon rêve fleuri...

Et de nouveau, aux lisières, dans les bas-côtés des champs, des mots se mirent à flotter :

— Enfant, c'est alors que tes rêves d'or se sont dissipés en tonnerre dans les seigles verts ; les chevaux de feu se sont envolés, et les mots de fer de l'amour sont tombés goutte à goutte, comme des larmes, dans le Baïkal...

Olinka la frisée est venue du champ sauvage à la ville : mon Olinka marche maladroitement dans la ville turbulente — elle avance ainsi dans la rue, s'arrête, un coquelicot de pudeur s'ouvre sur ses joues, elle rit et, très sérieusement, lit sur un poteau :

« Chiromancienne. Je révèle le destin d'après les cartes, les lignes de la main : présent, passé, avenir. »

Elle porte un doigt à ses lèvres, et d'un coup d'œil lance loin, au-delà du Dniepr, vers les forêts bleues :

— Eh... elle devine le destin !

Olinka connaissait des sortilèges meilleurs que l'avenir d'une chiromancienne : sa chambre blanche — une chambre faite pour une jambe d'étudiante — et surtout sa fenêtre, amoureuse d'un rosier, savaient des secrets tels que...

Plus personne n'attrapait la lune, le soir, avec un licol bleu ; non : elle, au contraire, s'emmêlait d'elle-même, tendrement, dans le fil télégraphique, et, de son œil de biais, regardait la chambre blanche d'Olinka :

— Il est bon... éclaire-lui la route...

Alors la tristesse d'Olinka fleurit :

— ...« Il n'y a plus d'Andriï, Olinka... Chez nous, dès que, le soir, les mitrailleuses se sont mises à chanter avec du sang, elles n'ont plus cessé jusqu'au matin : de leurs ailes, elles battaient au-dessus des falaises une chanson rouge, et cette chanson suçait l'âme du village, accrochait de fines toiles d'araignée à la cloche, toute en larmes, jusqu'à la croix...

Le fer noir léchait le chant des mitrailleuses et le crachait sur le village aveugle, et un carabe noir rampait par nos Zelenky — sur une archine (ancienne mesure, env. 71 cm)...

— Une poussière sauvage, Olinka, dans les villages... »

Mais la lune (en ville, elle est comme un paysan à un bal) décida de semer du rire près de la fenêtre d'Olinka, parce qu'elle était gaie ce soir-là...

Et tout de suite, lecteur, au-dessus de l'érable, sur les rails bleu-vert, l'éclair fleurit ; il déchira un nuage livide, et le vent toucha de ses étriers — un instant — en tourbillon dans la crinière du vent : la pluie...

Et sur le Dniepr (Olinka s'en souvient avec une netteté éclatante) un vapeur passait : un petit « Tchékhov » gris, tout râpé — par beau temps, il siffle dans sa machine ; par mauvais temps, il cherche le fond du Dniepr :

— C'est sans doute les écrevisses qui l'ont mangé ?

C'est juste avant la tristesse d'Olinka que Pylyp Boïko s'est redressé sur le pont, a fait un clin d'œil au matelot — « C'est sans doute les écrevisses qui l'ont mangé ? » — puis s'est mis à secouer au-dessus de l'eau son onoutcha (sa bande molletière), noire comme la terre labourée. Le vent l'a tendue, a lissé ses bouts effilochés, et a filé vers un nuage...

— On dirait un drapeau... — Boïko n'a pas pu se retenir.

Le matelot a crié derrière le vent : « Sept ! », a ri du « drapeau » de Boïko, et le « Tchékhov », tout en larmes, sous la pluie, a clapoté doucement de ses roues : « sept, sept et demi... » .

Derrière Boïko, un cafetan a remué, deux vestons, et un frac graisseux ; ce dernier a donné un coup de pied, depuis son baluchon, à la svyte et, en bâillant, a marmonné :

— Et pourtant c'est bon... la petite pluie, et — les blés vont lever...

La svyte a jeté un regard de biais à la pluie, a grimacé, et allait répondre au frac à propos de ces « blés », quand...

Les mâchoires jaunes de Boïko ont jailli sur son visage, sauvages, comme des mancherons de charrue ; ses yeux gris, brillants, se sont plantés dans la petite table et ont bondi de rage, sur les lèvres, sur la gorge du spéculateur.

— Je vous en prie, Mark Moïsseïévitch : du « Boulonovskoïe », d'usine, du saindoux de luxe...

Le drôle de Boïko a poussé un cri perçant, comme une bête :

— Nous, on crève de faim, on enfle... Tu mens, âme maudite ! C'est MON saindoux... Tu entends ? O-o, regarde : la couenne roussie — c'est à moi, à moi ! L'an dernier, quand il n'y avait pas encore la disette...

Et il s'est mis à pleurer : il a simplement ramassé, sous les pieds du spéculateur stupéfait, la peau de dessous le saindoux, a ri — puis s'est remis à pleurer...

La svyte a lâché sourdement son mot dans l'eau : « Voilà, frère, ce que la faim fait », s'est retournée et s'est tue.

Le spéculateur, surpris, a enveloppé lentement, sans se presser, le saindoux et le pain gris, a secoué les coquilles d'œufs dans l'eau et, tristement, avec une ironie acide, a dit à Mark Moïsseïévitch :

— Drôle de peuple... l'appétit a disparu...

Mark Moïsseïévitch a plissé, avec mépris, un œil vers les « oncles », a craché avec gourmandise et a allumé un cigare.

Il a allumé...

Et sur les visages gris, jaunes des paysans, une rage vert-gris s'est mise à fumer, comme un incendie :

— Ils tirent des bouffées... Tu vois ?!

Un ricanement s'est mis à danser sur les sacs, sur l'eau et sur les mancherons gris de Boïko :

— Hi-hi-hi ! Ils tirent des bouffées...

Et plus violemment encore, de ces souvenirs, la tristesse d'Olenka s'est remise à fleurir ; la lune s'est assombrie, a dépassé le poteau télégraphique au-dessus de la fenêtre et, avec tendresse, a ourlé de dentelle les créneaux abrupts de l'église catholique.

Et la nuit a suspendu des étoiles sur les croix ; et, de temps à autre, passe là-haut une beauté du soir, et la boue de la ville — passe, puis s'éteint...

Et, somnolente, la mémoire filait sa tristesse :

« Il n'y a plus, Olenka, d'Andriï... »

— Eh... il n'y a que le dernier soir à la maison, au village, qui revienne en rêve : un songe drôle, tout en fleurs...

— La dernière fois que je me suis promenée avec lui dans le verger...

Et maintenant :

— Le grand-père prie, dans le verger, une prière des aïeux, vers les étoiles ; il ne tourne pas la tête vers les cendres de l'église où les mitrailleuses chantaient — non ; devant lui, il y a un vieux pommier, du même âge que lui, courbé, qui a étendu ses branches sur la terre comme sur une croix, et chaque branche se balance doucement, à l'unisson de la prière du grand-père ; ah, comme c'est mauvais...

longtemps, longtemps après cette prière, sur la banquette de terre au pied de la maison, un chien tacheté chasse ses puces, et dans l'étable la chenille bruissé... Beurk, quelle saleté !..

— Olesia Andriïach est à la maison ? — C'est à travers le sommeil.

— À la maison... — Et, heureuse, elle riait en dormant : — Regarde-le... il se cache derrière le pommier...

— Levez-vous, ma chère... Quel pommier ?.. (

...Et la quarante-cinquième nuit de prison s'est remise à flotter : les yeux brûlés d'Olenka embrassaient les barreaux, et son chagrin s'est gonflé comme une terre labourée, il est devenu pailleux, jauni.

Et quand une beauté aux yeux bleus enlace un soir de mai, et que, sur le mur, juste au-dessus de la tinette, elle fend l'ombre des barreaux comme on casse une noix, et berce ce chagrin terrible, gris, d'une chanson — ses yeux brûlés arrosent de larmes la crasse.

La quarante-cinquième nuit a jeté, par le fil du téléphone, une « petite contrariété » de la vie de prison :

— Vous écoutez ? Dans la cellule numéro huit, Olésia Andriïach s'est pendue... Vous entendez, Andriïach ?

— Hm... Un coquelicot rouge... Dommage, dommage, mais...

— Elle a déchiré sa chemise et — aux barreaux... J'écoute. Une contrariété, bon sang !..

Olenka...

Dans la steppe, des étendards ont flotté à la place des vaches ; des chevaux noirs ont ferré leurs sabots sur le seigle vert, ils ont labouré des sillons et ont labouré mon songe tout en fleurs... et les mots de fer de l'Amour, vers le

lac Baïkal, sont tombés goutte à goutte, comme des larmes...

La fleur du pommier s'est mise à tomber : elle a recouvert les sentiers, elle a recouvert les petites routes.

Et, d'une grande tristesse, au-dessus de Zelenky, la chanson de noces de la mère d'Olenka se met à suinter :

Ô, tu dormiras, ma mère, d'un sommeil tranquille...

1923

Avant l'aube

Nouvelle



Il commençait à faire jour.

Dans le ciel tremblaient encore les étoiles de l'avant-aube,
quand le matin d'hiver déjà semait sur la terre, comme des
perles, une neige d'argent...

Et ses ailes... ah, vous n'avez pas vu ses ailes ?!

Blanches, blanches — et elles brûlent de petites croix rouges
; et au-dessus des villages, quand le matin vole, il égare les
étoiles.

Une étoile tombe sur un village — la jeunesse se met à
rêver, le sommeil se dissipe.

Ô, quels yeux elle a — des bleuets bleus,

et ses lèvres à elle, ses lèvres...

Au maître Iourytch (Dmitri Iourytchyk) revinrent les lèvres de la pensionnaire Nina — cette même Nina qui avait des tresses d'or, comme un blé couché, et...

— Alors je lui dis : « Camarade, ne représentez pas l'imagination ! »

— Ah, bon sang ! Voilà encore cette idiote du meeting qui me monte à la tête !..

Il rajusta l'oreiller, et ses yeux ensommeillés s'arrêtèrent sur le poêle blanchi ; là rampait une ombre somnolente et pure, et...

— Curieux...

Sur la table une souris froissa, effrayée ; puis elle se tut, se tapit ; du poêle au banc — un chat, les yeux comme deux braises, et il marche tout doucement, tout doucement...

— Miaou, miaou-ou... — il bondit, mécontent.

— Hm... la lutte... Ah, encore : et ses lèvres à elle, ses lèvres...

Alors se mit à se dévider, comme sur un dévidoir, un fil d'argent — sur les années d'enfance.

...Dehors, l'hiver est en fête — cruel. Ah, cruel ! Dans le conduit, dit la mère, le vent hurle comme un loup, et sur les vitres murées scintillent des petites « renardes » de givre.

La fenêtre du bas est bouchée par un vieille un cafetan ; sur la pétrissoire, une petite veilleuse à cinq becs cligne désespérément vers le rouet.

Dans la maison, il fait froid.

Le poêle, tel une forteresse, est occupé par des enfants-cosaques ; la mère tire la filasse, crache de temps à autre sur les petites mèches et, enveloppée par le souvenir de sa jeunesse, chante :

Souffle, vent, du ravin profond ;

Venez, pluies, doucement et peu à peu.

Et les têtes des enfants se penchent vers la lampe — tristes, songeuses, car ce n'est pas une chanson joyeuse que leur mère chante : une fille a jeté son enfant dans un puits et supplie la nature que la pluie ne tombe pas, que l'eau ne noie pas le petit...

— Et pourquoi, maman, l'a-t-elle jeté ?

— C'était un bâtard, les enfants.

La mère se tut.

Les enfants ne virent plus que les fines rides qui se déployaient sur son haut front : elle pensait.

Dans la mémoire de Iourytch, le fil d'argent des années d'enfance s'emmêla, se rompit ; et l'austère école du Zemstvo (école rurale), pareille à une cellule de monastère, ensevelie sous la neige, se mit à pleurer avec la bourrasque : « *Il n'y a pas de bois... pas de bois... »*

Iourytch bat le grain chez des paysans riches, s'endurcit... oh...

Oh, encore un petit noeud de ce fil d'argent : un an de prison.

Ah, quels temps glorieux c'était !

Toute notre bursa (séminaire) chantait :

« *En vol, faucons — en avant, en avant !* »

Quelque chose d'ancien-ancien resurgit devant le révolutionnaire : une étincelle qui brûle...

Il se leva.

Dans la maison, des silhouettes grises se mirent à danser, et un arc-en-ciel sanglant, sanglant, enlaça la cime des peupliers : c'étaient des meules qui brûlaient près de Horlakha — au matin, le feu rouge embrassait l'étoile blanche...

— On tire ?..

Oui, non loin de là, une balle claquait, et près du poste de rassemblement des chevaux martelèrent la terre gelée.

— Ch-ch-ch ! Qu'est-ce que c'est ?!

Quelqu'un jure d'une voix rauque...

— Comment tu dis ? Dmytrii Iourytychuk ?

— Il enseigne chez nous... un brave homme, vous savez.

— Idiot, saleté de Zemstvo !

— L'escouade, avec moi !

Trois silhouettes grises se dressèrent sur la neige blanche, rajustèrent leurs culasses et suivirent le jeune officier...

— Attention, préparez-vous !

D'un coup de crosse, les portes du vestibule sautèrent hors de leurs gonds, et Iourytch comprit qu'on venait pour lui... oui, oui : avant l'aube, sa mort était arrivée...

— Mytro Pylypovytch ! Mytro... — cria, affolée, la vieille depuis le poêle, puis se tut. — Seigneur, encore des gens qui trempent...

Iourytch se leva et s'assit sur le lit.

Les silhouettes grises, effrayées, les fusils pointés, entrèrent dans la maison.

— Vous êtes Iourytch ?

Une voix ivre, nerveuse.

— Oui.

— C'est vous qui avez fait l'ukrainisation de l'école, les « principes du travail », ordure !

La voix de l'officier trembla et, rauque, comme pressé de finir, il lança aux hommes gris :

— Alors, mon petit, tu voulais du bolchevisme ?!

— Je... — commença Iourytch, sans pouvoir finir.

— Qu'est-ce que t'as dit ?!

Une sorte d'ordre sauvage retentit...

Et alors le fil d'argent se rompit.

Trois balles s'enfoncèrent dans le corps de Iourytchyk, et lui, avec un sourire de travers, ironique, tandis qu'il tombait sur le plancher, murmura :

— En avant, en avant...

C'était le matin.

L'étoile de l'aube roula, tel un météore, dans la fumée grise noire des meules, et au-dessus des peupliers se leva un soleil rouge comme le sang...

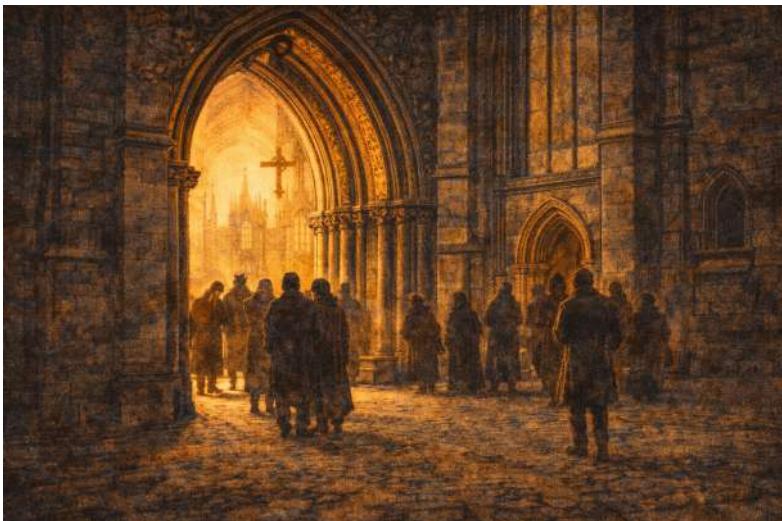
Le village se tut, se figea ; seulement, très loin, sur la route de Hreblia, on entendait comment, gaiement, en lançant des « Hyk ! » à cheval, quittait le village une expédition punitive de l'armée du général Dénikine.

De petites houppes blanches de neige tombaient doucement à terre, dans les creux des empreintes de sabots, et, semblait-il, voulaient recouvrir jusqu'à la trace des hôtes sanglants...

1920

Sous le portail de la cathédrale

(*Esquisse*)



Soleil, soleil... De petits nuages blancs comme des plumes glissent légèrement au bord du ciel et, dirait-on, montent la garde autour de la beauté-soleil, qui, timidement, jette sur le marbre blanc des baisers d'or...

— Ich-ich ! — Dans une mer de rayons, une hirondelle se baigne.

Les cloches bourdonnent doucement, pieusement ; un poteau télégraphique bruisse, et à l'oreille parvient le grondement changeant de la vie urbaine :

— Zz-ouiï... Trakh-ta-ta... Zz-ouiï...

La porte gris-blanc de la cathédrale renvoie les petites ombres courbées des gens. Des mendians.

Voici un vieux qui sourit avec ironie : visage large, chauve d'une calvitie miteuse, yeux rusés, de petite taille...

— Donnez, mes bons seigneurs, ce que votre charité voudra...

Une femme mendiante, grande, au long visage bronzé, le dévisage comme une bête de proie et l'injurie :

— C'est le diable qui t'a amené ici, tu ne crèveras pas !

— Ouais... Avant, je me tenais près de Sainte-Sophie, et voilà que tu reviens ici...

— Ne vous disputez pas, Dieu veille sur tout le monde...

— Ne jappe pas : « il veille » ! Je suis là depuis le matin, et je n'ai que trois roubles. J'ai faim et j'ai froid...

Une dame respectable sortit de la cathédrale. Le vieux, d'un geste pressé, lissa sa calvitie et tendit la main :

— Donnez, par charité...

La dame sort de l'argent. La grande mendiante, elle, toussa d'un air faussement maladif, se redressa et, d'une voix fine, commença :

— Que le Seigneur Dieu se souvienne de vos parents... — Oh, tiens ! — La mendiante poussa le vieux et, de force, arracha à la dame un billet de cinquante kopecks : — Tu rampes, bête immonde !

La dame se signa, tourna la tête et s'en alla.

— Voilà qu'aujourd'hui, — dit le vieux à son compagnon boiteux, — c'est la troisième fois... un vrai chien, pas un être humain : elle arrache, elle attrape, une ogresse...

Le boiteux renchérit :

- C'est pas chrétien. On ne pourrait pas partager entre toute la « confrérie » ?
- Quoi ? Entre toute la « confrérie »... Tais-toi plutôt, tout tordu, ou tu vas te prendre mon bâton !...

Les petites prunelles du boiteux sautillèrent, effrayées.

- Moi, je disais...

La mendiante ne l'écoutait déjà plus ; les dents découvertes, elle s'approcha d'une vieille grand-mère à demi aveugle, qui clignait des yeux au soleil et chantonnait d'une voix nasale l'éternel :

« Donnez à la vieille, à l'infirme... »

Le soleil lança un rayon tendre sur la porte, illumina, caressa les mendiantes misérables et mauvais, puis disparut derrière les coupoles de la cathédrale Sainte-Sophie.

Et de nouveau étincelèrent les trottoirs, les visages des citadins, somnolents et épuisés, et — soleil, soleil...

1920

Postface : Traduire le silence des steppes



Traduire Hryhorii Kosynka, c'est accepter d'avancer sur une ligne de crête. Il ne s'agit pas seulement de transmettre le sens des mots, mais de porter jusqu'au français le souffle court d'une époque brisée, sa tension nerveuse, sa beauté fulgurante.

En travaillant sur ces textes, je me suis heurté à une difficulté constante : comment rendre la « musique » propre à la prose de Kosynka ? Son écriture procède par éclats. Elle est fragmentaire, elliptique ; elle s'interrompt, coupe le fil, laisse affleurer le silence. Chez lui, le non-dit n'est pas une lacune : c'est une matière. Une phrase peut s'arrêter là où, chez d'autres, commencerait l'explication. Un paysage, un geste, une intonation suffisent à faire

basculer la scène. Il ne raconte pas l'histoire : il la donne à éprouver. L'odeur de la poudre, l'éblouissement des champs, la sécheresse de la poussière, le froid métallique de la peur.

Pour un lecteur francophone, habitué à une progression narrative plus linéaire et à une clarté structurée, Kosynka peut d'abord dérouter. On entre dans un tourbillon d'images, de voix rurales, de registres qui se télescopent : lyrisme soudain, brutalité nue, humour noir, prières, jurons, chants, halètements. Cette hétérogénéité constitue sa vérité même. Elle dit le monde tel qu'il se défait.

Mon choix de traduction a donc été de résister à la tentation du « confort ». Il aurait été facile de lisser, d'harmoniser, de relier les fragments par des articulations logiques, d'effacer les aspérités dialectales ou de remplacer une phrase cassée par une période française bien balancée. Mais une telle normalisation aurait trahi l'essentiel : cette rugosité rythmique, cette respiration heurtée qui fait la force de Kosynka. J'ai préféré conserver les ruptures, les suspensions, les accélérations, quitte à laisser au lecteur une part d'inconfort — car cet inconfort est aussi celui des personnages, et de l'époque.

Traduire, ici, c'est également choisir un rapport juste à la parole paysanne. Kosynka écrit dans une Ukraine où l'oralité porte la mémoire, la violence et la dignité. J'ai essayé de restituer ce grain de voix sans folkloriser, sans « patoisiser » artificiellement. Là où l'ukrainien condense, j'ai cherché une concision équivalente ; là où il frappe, j'ai évité d'adoucir ; là où il chante, j'ai laissé l'écho du chant. Et, quand un toponyme ou un mot culturel ne pouvait pas être

« traduit » sans perte, j'ai assumé la solution la plus simple : garder le mot, l'éclairer au besoin, sans l'arracher à son sol.

Cette postface est aussi un geste de mémoire. Chaque phrase traduite est une petite victoire contre l'effacement auquel le régime soviétique a voulu condamner ces voix. Redonner un timbre français à Kosynka, près d'un siècle après sa mort tragique, ce n'est pas seulement faire œuvre littéraire : c'est participer, modestement, à une réparation. La traduction ne ressuscite pas les morts, mais elle empêche que leur parole soit définitivement confisquée.

J'aimerais que le lecteur referme ce livre avec l'image persistante de ces seigles dorés — indifférents et pourtant témoins — et qu'il entende, derrière la barrière de la langue, la vibration d'une Ukraine moderniste : une Ukraine qui inventait ses formes au milieu des ruines, et dont la littérature demeure, aujourd'hui encore, une manière de tenir debout.

A. I. Biletskyi-Volokh

Nantes, 2026